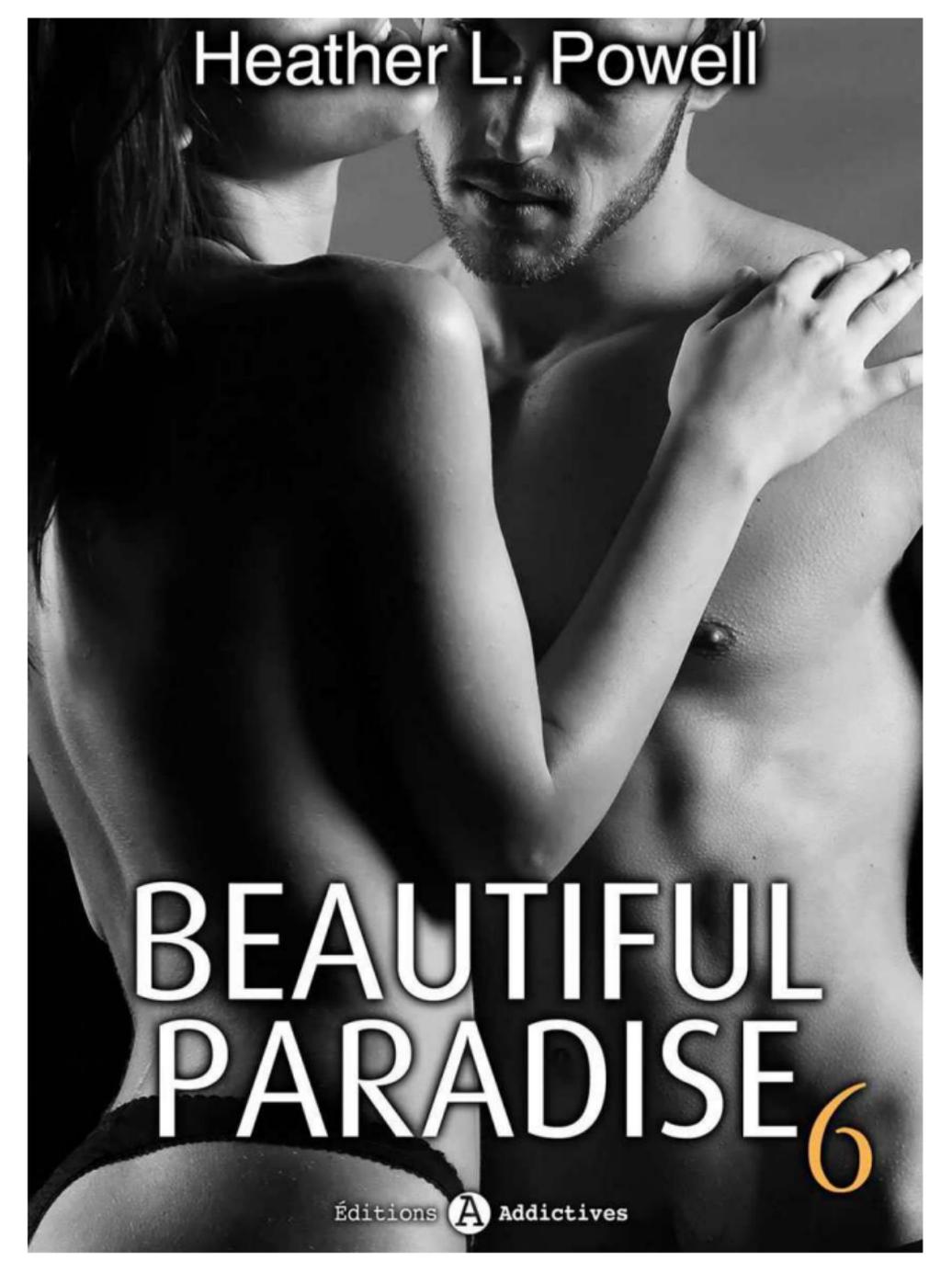




Heather L. Powell

BEAUTIFUL PARADISE ⁶

EXCLUSIVE  Addiction



Heather L. Powell

BEAUTIFUL PARADISE **6**

Éditions  Addictives

Rejoignez les Editions Addictives sur les réseaux sociaux et tenez-vous au courant des sorties et des dernières nouveautés !

Facebook : [cliquez-ici](#)

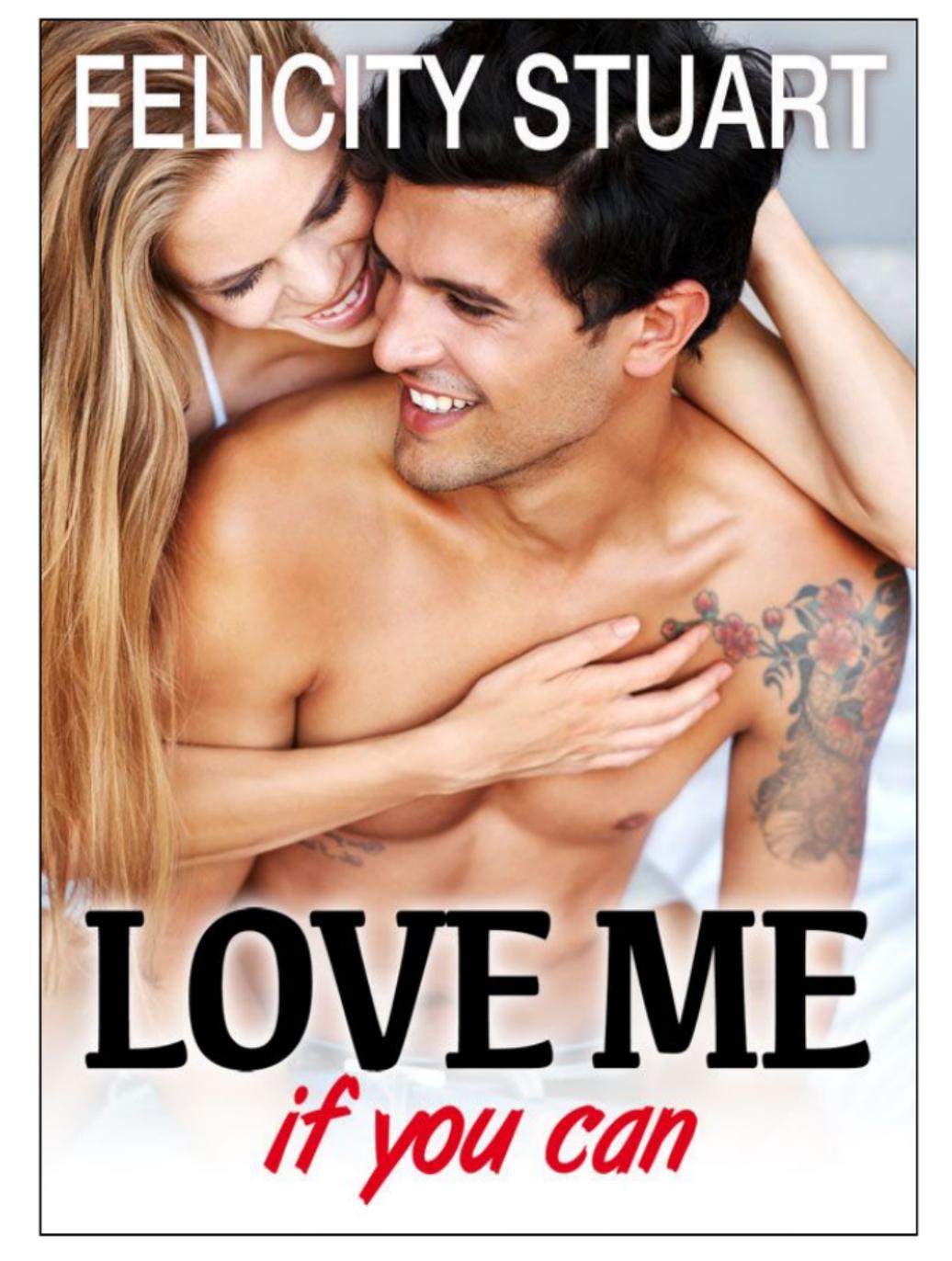
Twitter : @ed_addictives

Egalement disponible :

Love me (if you can)

Damon Lennox, milliardaire, tatoué et tellement mystérieux, débarque dans la vie rêvée d'Adèle et jette son dévolu sur elle. La Française pensait avoir déjà touché le jackpot : un nouveau départ à San Francisco, un fiancé brillant et plein aux as, un restaurant français qui cartonne, des employés qu'elle considère comme la famille qu'elle n'a pas. Mais l'attraction est trop forte et le danger trop grand. Adèle va-t-elle tout risquer ? Que cache le milliardaire tatoué ? Qu'est-il vraiment venu chercher ? Si la vengeance est un plat qui se mange froid, la passion, elle, se dévore tant qu'elle est brûlante. Savourez la nouvelle série de Felicity Stuart, qui donne pour la première fois la parole à ses deux héros dans un écho troublant, gourmand, palpitant.

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

A romantic couple embracing. The woman has long blonde hair and is smiling as she leans her head against the man's cheek. The man is shirtless, has dark hair, and is smiling back. He has a large floral tattoo on his left shoulder. The background is a soft, out-of-focus white.

FELICITY STUART

LOVE ME

if you can

Egalement disponible :

Toute à toi

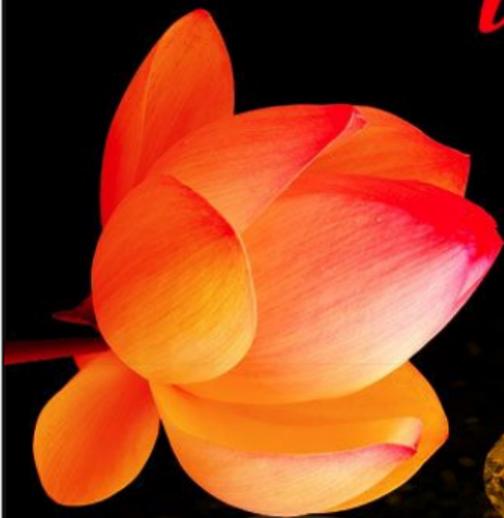
Timothy Beresford est l'un des multimilliardaires les plus en vue de la planète : jeune et insolent, beau, il est à la tête d'une fleurissante entreprise et s'investit dans l'humanitaire. Sa fortune fait des envieux, sa société est en danger, et il ne peut faire confiance à personne, à l'exception de Mila Wieser, une jeune et ambitieuse avocate d'affaires, qui sera prête à remuer ciel et terre pour l'aider.

Entre les deux jeunes gens, le coup de foudre est immédiat et une relation torride s'installe. Mais Timothy n'est pas un homme simple, et l'appivoiser semble tout aussi complexe que déjouer le complot qui vise ses actifs. Heureusement, Mila est d'une ténacité hors pair.

Découvrez l'univers sensuel et trépidant Anna Chastel !

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

Toute *à toi*



Anna Chastel

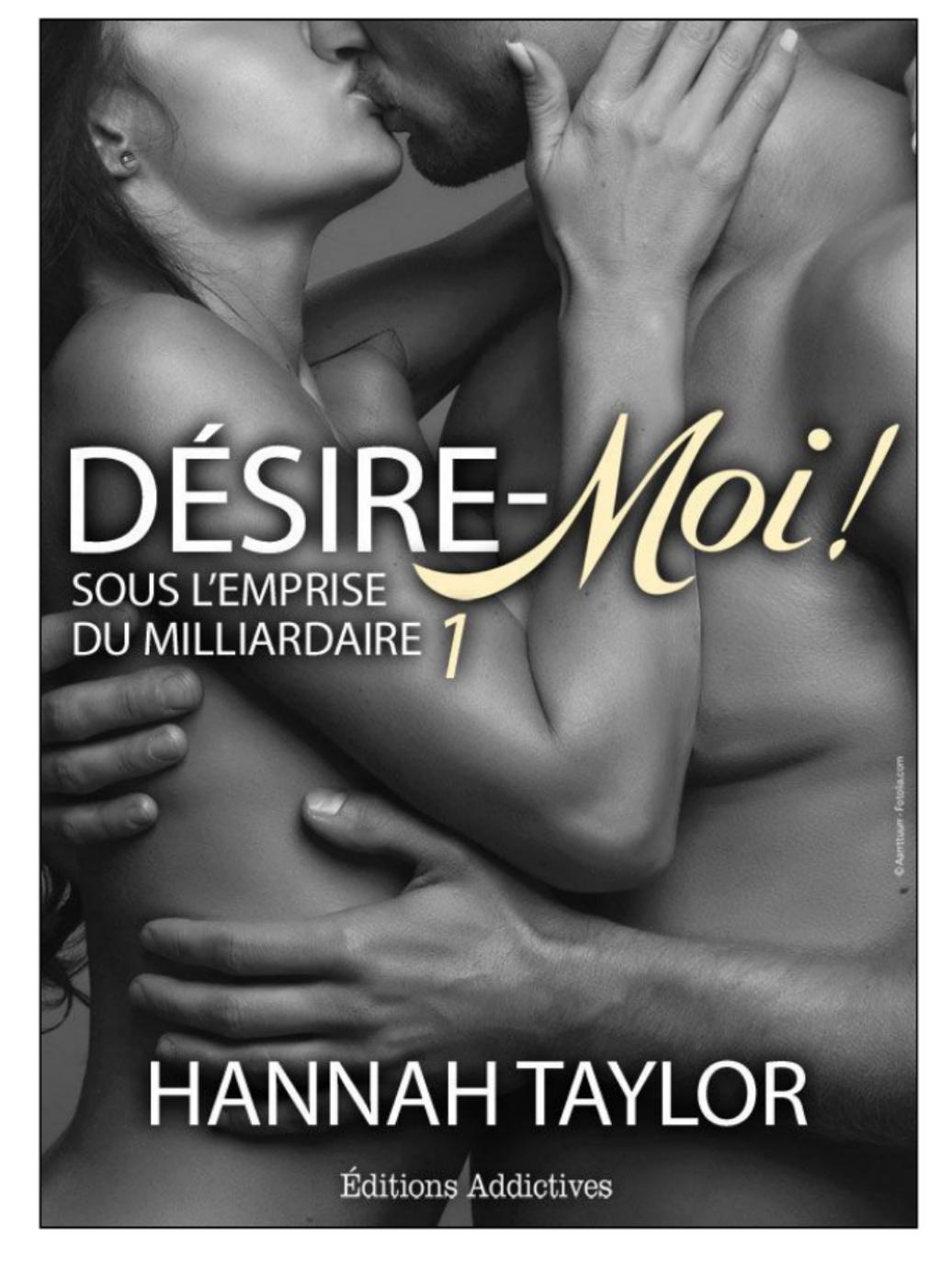
Egalement disponible :

Désire-moi !

Lucie Lerner, brillante étudiante en architecture, est sélectionnée pour le prestigieux concours Goldstein. Elle s'envole pour Malte où ont lieu les épreuves de qualification. Mais les émotions, le voyage, la chaleur... et là voilà qui tombe, évanouie, dans les bras d'un séduisant inconnu... qui n'est autre que Christopher Lord, le parrain du concours. La ravissante jeune fille se laissera-t-elle envoûter par le charme magnétique du milliardaire ?

Succombez à la nouvelle saga érotique de Hannah Taylor, une série dans la lignée de Cent facettes de Mr Diamonds, où une jeune femme qui ignore tout de l'amour part à la rencontre de son destin...

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



DÉSIRE-*Moi!*

SOUS L'EMPRISE
DU MILLIARDAIRE 1

HANNAH TAYLOR

Éditions Addictives

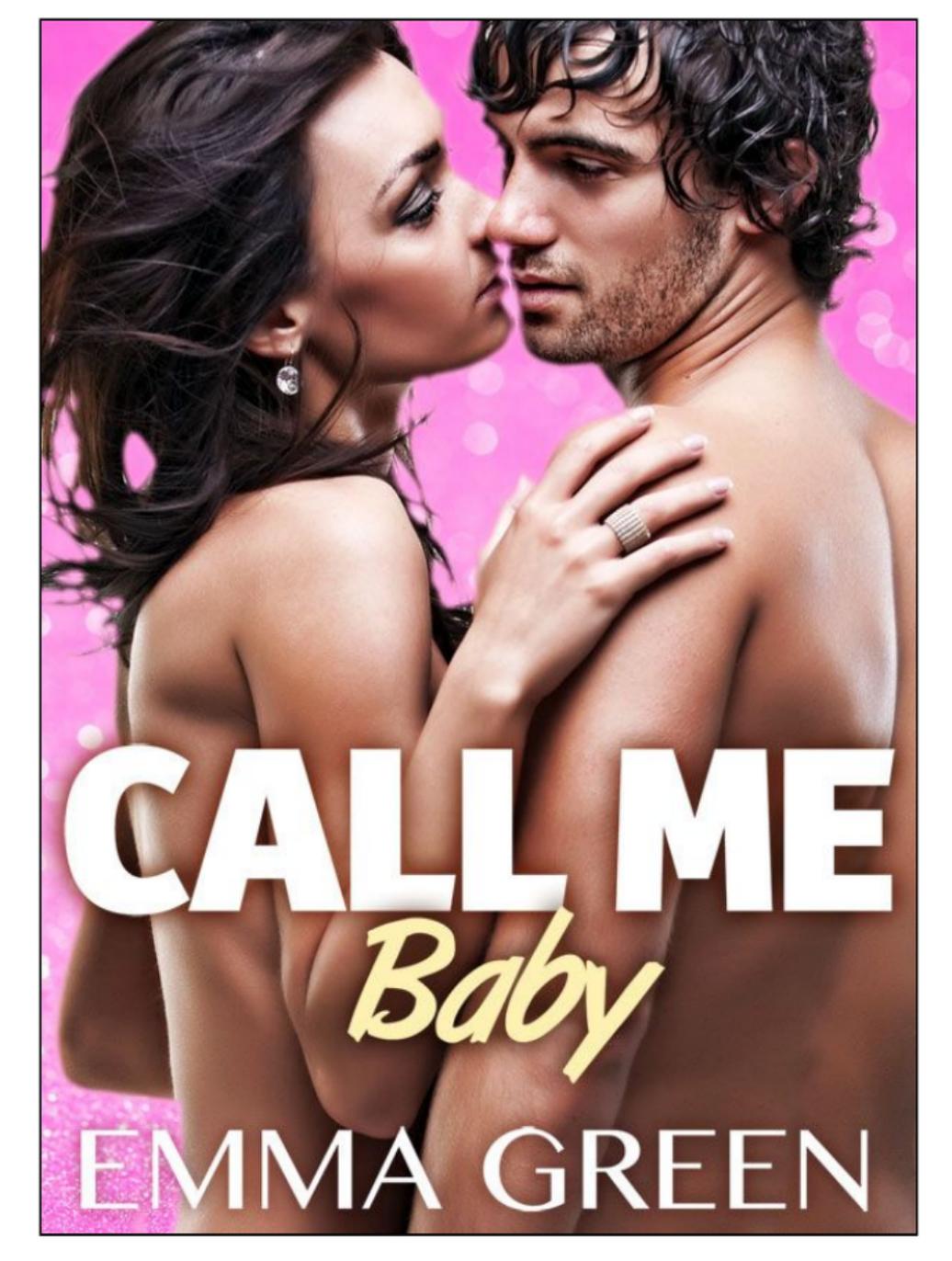
Egalement disponible :

Call me Baby

Emma Green a encore frappé ! *** "Multimilliardaire recherche nanny." *** En débarquant à Londres avec sa sœur jumelle, Sidonie s'attendait à tout sauf à devenir la nounou de Birdie, la petite fille capricieuse du richissime Emmett Rochester. La jeune Française vient de perdre sa mère, son nouveau patron pleure sa femme, disparue deux ans plus tôt dans un violent incendie. Cabossés par la vie, ces deux cœurs meurtris se sont endurcis. Leur credo : pour ne plus souffrir, il suffit de ne rien ressentir.

Mais entre eux, l'attirance est fatale et la cohabitation s'annonce... explosive. Objectif numéro un : ne jamais céder en premier. Objectif numéro deux : ne pas tomber amoureux. Lequel des deux flanchera le premier ?

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



CALL ME

Baby

EMMA GREEN

Egalement disponible :

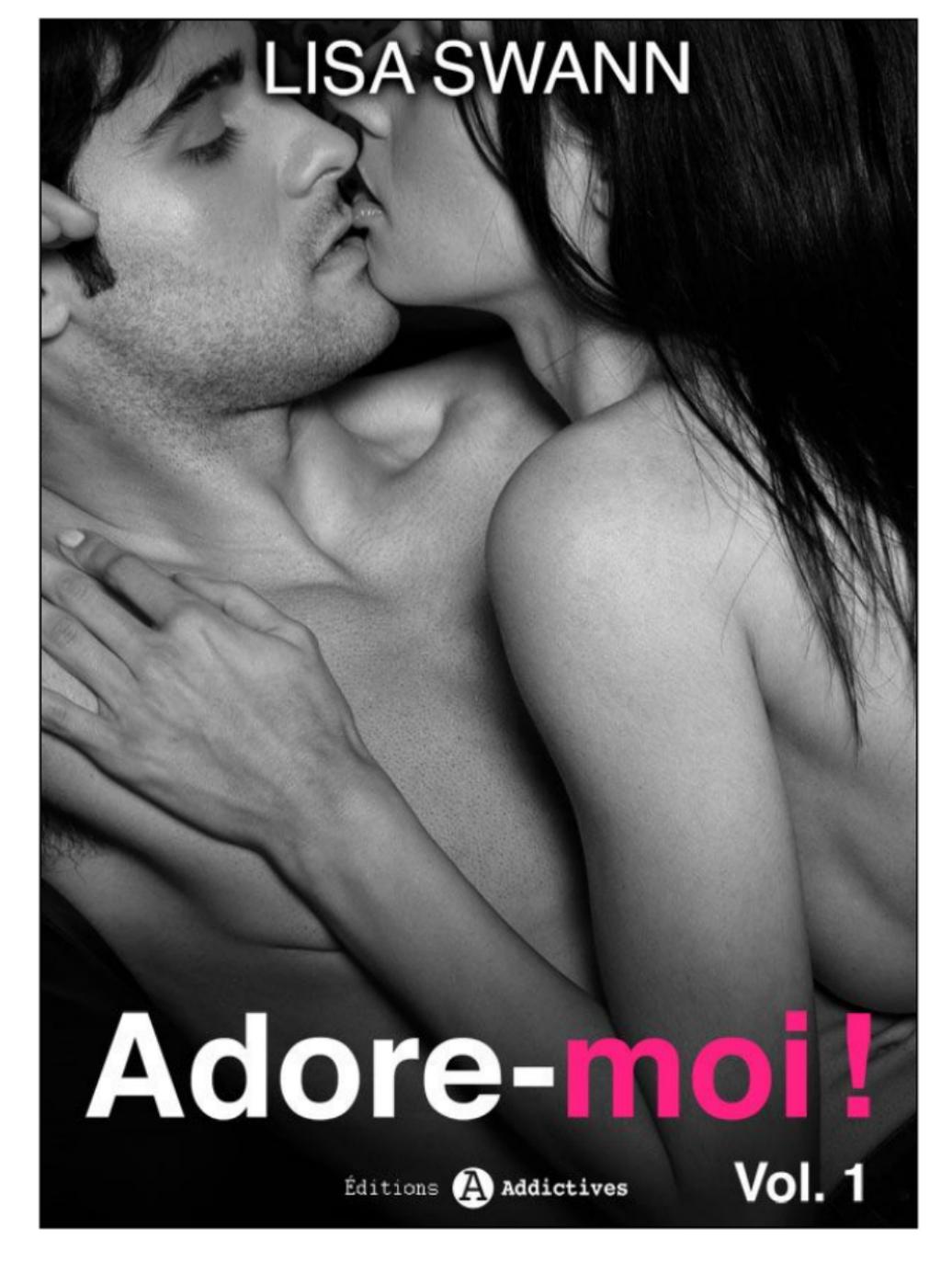
Adore-moi !

« Personne ne viendra nous déranger. Rien que toi et moi. Tu ne sais rien de moi, Anna, mais j'ai compris qu'il fallait que je te dise qui je suis et quelle est ma vie, si je veux avoir une chance de rentrer dans la tienne. »

Juste avant de quitter la France pour commencer une nouvelle vie à New York, Anna Claudel, 25 ans, fait la connaissance de Dayton Reeves, le guitariste d'un groupe de rock. Attraction animale, attirance magnétique... les deux jeunes gens se retrouvent bien vite entraînés dans une spirale de sentiments et d'émotions. Quand Anna réalise qu'elle ne sait finalement pas grand-chose de Dayton, intriguée par son train de vie luxueux, ses mystérieuses absences et ses silences inexplicables, il est déjà trop tard... Et si Dayton n'était pas celui qu'il prétendait être ?

Laissez vous entraîner dans la nouvelle série de Lisa Swann, auteure de Possédée, qui a déjà conquis des milliers de lecteurs !

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



LISA SWANN

Adore-moi!

Éditions  Addictives

Vol. 1

Si vous avez des demandes,
venez me voir sur toutbox.fr
j'y suis sous le pseudo
Chewmac, sur ce,
BONNE LECTURE !

M.A.C

Heather L. Powell

Désolée si certaines
couvertures ne sont
pas top.

M.A.C.

BEAUTIFUL PARADISE

Volume 6

1. Une question de vie ou de mort

Elle est assise sur mon lit et me regarde, un pistolet pendant négligemment à sa main. Malgré la pénombre, je peux facilement distinguer ses traits.

Là, en cette seconde précise, ce n'est curieusement pas la peur qui domine. Pourtant, il y aurait de quoi : là, dans le noir, enfermée dans ma chambre avec cette malade mentale, je devrais me sentir folle de peur...

Maria, sur mon lit, est vêtue d'une robe somptueuse qui, par comparaison avec la simplicité de ma chambre, semble ridicule. Cette femme dérangée qui me cause tant de tourments. La

dangereuse Maria, si éprise de William et avec lequel elle semble partager un passé tumultueux.

Dans sa main repose le revolver, mais elle ne semble pas décidée à s'en servir – pas encore. Les cheveux tirés hauts sur le front, le regard absent, elle me parle d'une voix où je crois deviner un léger accent hispanique, mais je n'arrive pas à écouter ce qu'elle me dit. J'ignore pourquoi, ses paroles me semblent venir de très loin. Je me sens détachée de la scène, comme si je ne m'y trouvais pas vraiment.

Il ne me faut pourtant que quelques secondes pour évaluer la situation : une femme instable est installée en face de moi ; la porte est fermée à clef et les clefs sont tombées au sol (sans doute au moment où je me suis aperçue que je n'étais pas seule) et je tiens à la main mon téléphone portable. C'est pour ainsi dire ma seule arme. Autant dire que ça ne pèse pas lourd.

Face à elle, je me tiens immobile. Ne sachant comment réagir à la situation, je décide de l'écouter.

– Vous devez le laisser, mademoiselle. Il est à moi, dit-elle de sa voix grave et feutrée.

Je ne comprends pas, tout d'abord, de quoi elle parle, mais la suite me renseigne...

– William. Il est à moi. Mon âme sœur, mon doux... Il n'aime que moi, vous savez, poursuit-elle d'un ton illuminé et malsain.

Je me contente de la regarder sans mot dire, mais en entendant ces derniers mots, je sens que mon cœur vient de se contracter douloureusement. Je ne peux pas croire que William aime ou ait jamais aimé ce monstre. Et cette certitude me donne du courage. Je m'enhardis.

– Pourquoi me demandez-vous cela ? Si vous pensez que William est à vous, pourquoi n'allez-

vous pas le trouver ? dis-je d'une voix calme et pleine d'une assurance qui ne me ressemble pas.

– Vous êtes bien Solveig ? demande-t-elle sans répondre à ma question, en plantant soudain son regard dans le mien d'une manière qui aurait de quoi me faire fuir si j'en avais la possibilité.

– Pourquoi voulez-vous savoir ça ?

– Rousse, terriblement jolie, des yeux clairs que l'on devine même dans le noir. Oui, vous êtes Solveig, assure-t-elle avec une pointe de méchanceté, avant d'ajouter, glaciale : tout est de votre faute.

– De ma faute ? dis-je sur un ton froid, sentant pourtant la peur m'envahir doucement.

– Sans vous, il me serait déjà revenu. C'est pourquoi je suis venue vous demander de le laisser partir. Il est à moi, vous comprenez. À MOI ! lâche-t-elle soudain, comme prête à bondir.

Je me rends compte que mon cœur vient de s'emballer et mes doigts, crispés autour de mon téléphone, tremblent légèrement. Pourtant, je ne suis pas décidée à me laisser faire.

J'ai toujours entendu dire que, face à un agresseur armé, la seule manière de se donner une chance de survie consistait à le faire parler, tout en restant courtois et ferme. N'ayant pas de meilleure idée, c'est cette stratégie que je décide d'adopter.

– Madame, je ne sais pas qui vous êtes. Comment connaissez-vous William ? dis-je en essayant sans trop de succès d'adopter une voix plus douce.

– Oh, il ne vous l'a jamais raconté ? commence-t-elle en me fixant d'un œil perçant de chat sur le point de dévorer sa proie avant de commencer son récit. Nous nous sommes rencontrés à cette réception. Une réception donnée en l'honneur d'Isaac Bradley-Burton. J'étais là parce que... peu importe, achève-t-elle en balayant l'air d'un geste de la main, comme si elle essayait de chasser une pensée désagréable.

Insensiblement, je me raidis. Une réception du père de William. Comme la dernière fois, à San Francisco. Mais je la laisse poursuivre.

– Il avait dix-huit ans. Ce soir-là, seuls parmi cette foule de mondains, nous nous sommes reconnus d'un seul regard. Ses yeux brun-vert, son sourire... murmure-t-elle dans un sourire radieux. Le soir même, nous nous sommes aimés. Je l'ai emmené chez moi et... nous avons décidé de nous enfuir pour vivre notre amour au grand jour, loin de ce monde triste et décevant. Nous avons vécu ici, aux Bahamas, le berceau de notre amour.

Elle ne me regarde plus. Perdue dans ses souvenirs, elle semble se parler à elle-même, comme si je n'existais plus. Heureusement, elle ne voit pas la souffrance qui me tord le ventre en l'entendant parler de William de cette manière. Je voudrais lui ordonner de se taire, mais je dois à tout prix la faire parler...

– Vous... vous avez donc vécu ensemble, dis-je maladroitement, d'une voix étranglée.

– C'est pour ça qu'il vit ici, maintenant, vous savez ? reprend-elle sans même m'adresser un regard. Il m'attendait depuis tout ce temps. Il est resté pour moi. Ici, nous avons vécu ce que l'amour peut offrir de plus beau. Il était à moi, corps et âme. Nous étions seuls sur notre île. Seuls au monde. Je pouvais tout lui demander, il ne me refusait rien. Pas même la souffrance. Et il a un tel talent pour l'amour, conclut-elle d'un sourire lascif qui me donne la nausée.

Pas même la souffrance ?

J'ignore de quoi elle parle exactement, mais mon instinct me crie qu'il s'agit de quelque chose de grave. Mais que lui a-t-elle fait ?

Perdue dans sa rêverie amoureuse, Maria caresse distraitemment son pistolet, comme s'il s'agissait d'un animal de compagnie en dodelin-

ant de la tête, un rictus effrayant au coin des lèvres.

Cette femme m'horripie, me dis-je avec un frisson de terreur glacée pendant que chacun de ses mots me transperce. Imaginer William avec cette folle m'est intolérable. Je suis obligée de faire un effort considérable pour garder la tête froide et je sens que, d'une minute à l'autre, je pourrais m'effondrer.

– Et pourtant, il est parti..., ne puis-je m'empêcher de demander, d'une voix cassante, dévorée par une sorte de haine qui masque mal ma jalousie.

Mais tu es folle ? s'alarme tout à coup ma petite voix intérieure au moment où elle comprend que je viens de faire une énorme bêtise : dire une chose pareille à une personne aussi instable !

– JAMAIS ! assène la femme dans un rôle furieux. William ne serait jamais parti ! On est venu me l'enlever, poursuit-elle avec un abattement aussi soudain que son mouvement d'humeur. On me l'a pris. On me l'a volé, je le sais !

Le pistolet est maintenant fermement tenu dans sa main droite. Je sens que la situation est à deux doigts de m'échapper complètement et je fais à présent un effort surhumain pour garder l'esprit clair.

Soudain, une image s'impose à moi : la slackline. Il me suffit de monter sur la ligne pour que toute pensée parasite s'efface. Mon esprit devient clair et totalement centré vers son objectif. Le mien, en l'occurrence, en ce moment précis : rester en vie.

Instinctivement, je prends une profonde et lente inspiration. C'est mon ami Luke qui m'a appris à faire ça. À mesure que mon cœur s'apaise,

je sens que mon esprit se calme. Après quelques respirations, je me sens plus tranquille, plus apte à analyser la situation. Presque dans mon état normal.

Comment faire cesser ce cauchemar ? Je ne peux pas appeler au secours, ni m'enfuir...

Soudain, je songe à mon téléphone, toujours niché dans ma main. Si j'appuie sur la touche de rappel, quelqu'un m'entendra peut-être ? Je réfléchis à mon dernier appel... William, évidemment. Si j'arrive à lui faire comprendre ce qui se passe, personne ne saura mieux que lui comment faire face à la situation.

Encore faut-il que je parvienne à appeler sans qu'elle s'en aperçoive. Je ne vois qu'une solution : la distraire en continuant de la faire parler.

– Si votre histoire est vraie, pourquoi n'allez-vous pas retrouver William, tout simplement ? dis-je soudain.

La femme tourne le visage vers moi et me scrute quelques instants, comme pour évaluer le poids de ma question. Je sens toute sa fébrilité.

– J’ai essayé de lui parler, fait-elle avec une fragilité soudaine, comme si, tout à coup, elle était sur le point de fondre en larmes. On l’a monté contre moi, se désole-t-elle, et il m’accuse d’avoir envoyé des lettres de menaces, d’avoir tenté de le tuer en essayant de faire exploser sa maison.

Je me rappelle à présent les mots de Lana, le bras droit de William. Elle savait déjà qui était cette femme. Elle savait déjà tout. Mais je dois continuer à l’interroger.

– Et rien de tout cela n’est vrai ? dis-je en essayant de garder une voix aussi neutre que possible, tout en glissant doucement dans mon dos la main avec laquelle je tiens mon téléphone ; il ne faut surtout pas que mon agresseur puisse voir la lumière de l’écran au moment où je vais appeler.

– Rien n'est vrai, se lamente-t-elle. Rien, je vous le promets, mademoiselle. Jamais je ne pourrais lui faire de mal. Jamais. Pourquoi ferais-je une chose pareille ?

– Je ne sais pas... pour lui prouver votre amour, fais-je sur un ton qui se veut plein de conivence.

En même temps que je parle, je tente de me rappeler où se trouve la touche de rappel sur mon clavier tactile et essaie de mémoriser la procédure.

Appuyer sur le bouton principal, faire glisser mon pouce latéralement et appuyer au bas de l'écran, à gauche, pour lancer le clavier. Ensuite, la touche de rappel se trouve au bas de l'écran, à droite. Après ça : trouver comment dissimuler le téléphone et espérer que ce maigre plan fonctionne.

Toute à mes réflexions, je me rends compte que je n'ai pas tout écouté.

– C’est pour cela, mademoiselle, que j’ai besoin de votre aide.

De mon aide ! Et puis quoi encore ?

– Vous devez le laisser, mademoiselle. Vous savez bien qu’il ne vous aime pas vraiment, ajoute-t-elle sur un ton plein de pitié, comme on s’adresserait à une petite fille qui vient de manger un chocolat sans autorisation.

Trop concentrée sur mon téléphone, je ne me laisse pas émouvoir par ce que je viens d’entendre. Au contraire, une nouvelle idée me vient : pour gagner du temps, je dois aller dans son sens. Mais d’abord, je dois à tout prix déclencher mon appel. Pourvu que quelqu’un décroche.

Alors, lentement, je mets mon plan à exécution : j’appuie sur chacune des zones de mon téléphone que je visualise en pensée, tout en

m'approchant lentement du lit, fixant le revolver avec la plus grande attention.

– Très bien, dis-je aussi doucement que possible. Je comprends, maintenant. Qu'attendez-vous de moi, exactement ? Je vais vous aider.

La femme lève les yeux vers moi dans un mélange d'étonnement et de soulagement.

– Vous devez le quitter, Solveig, annonce-t-elle, sans hésiter.

– Oui, vous avez raison. Je vais le quitter, dis-je calmement, tout en me rapprochant encore. Je vais lui écrire une lettre.

– Non... pas une lettre, objecte mon interlocutrice. Partez, tout simplement. Quittez l'île.

– Je vois... dis-je pour gagner du temps. Mais vous, qu'allez-vous faire ?

– Oh je vais simplement le retrouver. Je sais qu'il n'aime que moi, vous savez. Vous n'êtes rien pour lui, il vous oubliera en un clin d'œil.

– C’est évident, dis-je en souriant pendant que mon cœur s’écrase au sol. Et ensuite, qu’avez-vous prévu de faire avec lui ?

Je me trouve à présent assise à ses côtés, sur le rebord du lit. Aussi discrètement que possible, je pose le téléphone près de moi, dans mon dos, et je réalise que William est peut-être au bout du fil... ou peut-être pas. Mais quoi qu’il en soit, s’il m’entend, il doit savoir où je me trouve et avec qui. Et pendant que Maria m’expose avec force détails toutes les aventures extraordinaires qu’elle envisage de vivre avec l’homme que j’aime, je me concentre sur la manière d’exposer la situation à William.

Je remarque que de la sueur perle sur le front de la femme en face de moi. J’ai peut-être sous-estimé son état de démence. Néanmoins, je profite de ce nouvel élément :

– Je vois que vous avez chaud, madame. Voulez-vous que j’aie chercher des rafraîchisse-

ments ? Ma chambre se trouve tout près du bar. Je n'en ai que pour une minute, dis-je en haussant la voix aussi fort que me le permet la situation.

– Non, non, répond-elle avec une agitation soudaine et en agrippant mon poignet pour me retenir.

– D'accord, je ne bouge pas, dis-je prudemment. Mais vous ne m'avez toujours pas dit votre nom, dis-je avec toute la gentillesse dont je suis capable.

– Oh je m'appelle Maria. Maria Lima. Maria et William, c'est magnifique, vous ne trouvez pas ?

Et les minutes s'écoulaient ainsi. Je ne sais plus si je suis enfermée ici depuis dix minutes ou bien depuis des heures. Peu à peu, la peur me déserte et je n'ai qu'une idée en tête : maintenir la situation jusqu'à ce que, d'une manière ou d'une autre, on vienne me secourir... ou bien que je trouve une issue.

Je hais cette femme, et pourtant, quelque chose en elle m'inspire une immense pitié. Là, tout près d'elle, je peux sentir sa fragilité. J'ignore ce qui a fait d'elle le monstre qu'elle est aujourd'hui, mais il s'agit certainement d'une grande douleur.

– Mademoiselle, je suis contente que vous ayez accepté ma proposition, m'explique-t-elle tout à coup sur un ton de femme d'affaires venant de conclure un marché juteux, changeant de ton, d'attitude et même de voix, comme si plusieurs personnes cohabitaient en elle et prenaient tour à tour la parole.

– Moi aussi, je suis contente de savoir que William a retrouvé son âme sœur, dis-je en souriant. C'est vous qui aviez raison.

– Oui, n'est-ce pas. C'était la seule solution. Si vous n'aviez pas été d'accord, je pense que je vous aurais tuée...

Mon sang se fige dans mes veines en entendant ces mots et mes yeux fixent douloureusement

le pistolet qui se trouve toujours dans sa main. Mais Maria, elle, ne me regarde pas. Elle semble perdue dans son monde.

– Mais tout ira bien, à présent. Vous allez retrouver William. Tout ira bien, dis-je avec la plus grande prudence.

– Vous tuer, me tuer... Je porte cette robe rouge, comme le sang. Je voulais être une belle morte, vous savez. J’y ai pensé, murmure-t-elle en me fixant de son regard fiévreux. J’aime la mort, mademoiselle...

Voluptueusement, je la vois caresser le canon de l’arme. La situation commence à devenir sérieusement tendue.

Mais je dois tenir bon.

– Heureusement, vous allez bientôt retrouver William, dis-je un peu bêtement, mais elle semble partie ailleurs.

– J’aurais peut-être dû nous tuer tous les deux, il y a longtemps. Quand nous étions sur l’île. William était prêt à mourir pour moi. À mourir avec moi. Et nous serions ensemble pour l’éternité...

Elle est prête à tout pour être avec William. À tout y compris à le tuer... Tout à coup, je comprends que je l’ai peut-être attiré dans la gueule du loup.

Oh non... pas ça...

À présent, elle tient le pistolet à ma hauteur et le manipule comme s’il s’agissait d’un jouet tout en murmurant des paroles incohérentes où il est question de mort, de sang et d’amour.

Pour la première fois, je me sens véritablement en danger de mort.

Tout à coup, je ne sais pas ce qui me prend : comme si mon corps savait d’instinct que c’était le moment où jamais, je me précipite sur elle pour

lui arracher l'arme des mains, avant de m'en emparer en tremblant.

Mais je n'ai pas le temps de réaliser que j'ai pris le contrôle de la situation, car exactement au même moment, une détonation assourdissante vient recouvrir tout ce qui nous entoure.

Sans que j'aie le temps de comprendre ce qui se passe, une masse surgit de l'encadrement de la porte de ma chambre et se jette sur la femme qui me fait face.

À peine une seconde plus tard, William, qui semble être apparu comme par magie (probablement par la fenêtre), se précipite sur moi.

– Solveig ! Tu es vivante..., me dit-il dans un souffle en me prenant dans ses bras.

Mais on dirait que mon cerveau refuse toute analyse supplémentaire de la situation. Et, l'arme

pendant toujours au bout de mon bras, je le laisse me serrer contre lui sans réagir.

– Mon amour. Dis-moi que tout va bien, que tu n’as rien. Oh, mon Dieu ! Tu as failli mourir par ma faute.

– Tout va bien, dis-je d’un air absent. Tout va bien. Je n’ai rien.

Je ne réagis pas. Ses mots me parviennent de très loin et mon regard est toujours obstinément fixé sur la femme.

Soudain, la lumière vient inonder la pièce et je me sens aveuglée. Comme si tout prenait tout à coup une teinte irréelle.

Un homme cagoulé soulève la femme, la maintenant fermement contre lui pour entraver ses gestes. Ça ne semble pas nécessaire, en réalité : celle-ci ne paraît pas comprendre ce qui arrive. Elle regarde William, les yeux pleins de désespoir, mais celui-ci ne lui adresse pas un re-

gard. Ensuite, l'homme la bâillonne de la main et la conduit prestement hors de la pièce. La manœuvre est exécutée dans un parfait silence et, quelques secondes plus tard, tout est terminé.

Après un moment de silence, un grésillement me fait tressaillir.

– Tout est sous contrôle. Je répète : tout est sous contrôle. Nous quittons la plage en bateau. Maria Lima est hors d'état de nuire, articule une voix féminine, rendue métallique par l'émetteur radio que William tient dans sa main.

– Bien reçu. Merci, Lana.

Même ainsi déformée, je reconnais sans peine la voix de Lana, le détestable bras droit de William. Et curieusement, c'est la sensation désagréable de cette voix qui me fait redescendre sur terre.

Je me sens dans un état d'épuisement inimaginable.

Par radio, William donne des instructions à son équipe, que je n'essaie même pas de comprendre. Puis c'est le calme.

Il ne s'est pas écoulé plus de quelques minutes, je serais prête à le jurer. Ces gens connaissent vraiment leur métier. Et, si ce n'était la porte défoncée par laquelle est entré le colosse cagoulé, personne ne pourrait deviner ce qui vient de se passer ici.

Mais un nouvel éclat vient briser le silence qui nous entoure, William et moi.

– Que se passe-t-il ici ? hurle tout à coup une voix paniquée.

Sabine, en tenue de nuit, échevelée et le regard noir, contemple le trou béant laissé par la porte, sans rien comprendre à la situation.

Doucement, je m'écarte de William et me lève pour venir à la rencontre de ma tante.

– Oh, Sabine, excuse-moi, dis-je sur un ton plein de contrition. Je ne sais pas ce qui m’a pris. J’ai cru qu’un voleur rôdait dans les parages. J’ai pris peur et j’ai appelé William. Tout est de ma faute... Mais ce n’était rien en fin de compte... Je vais payer les réparations, dis-je en jetant un regard vers la porte enfoncée de ma chambre, réalisant au passage que je ne pourrai pas dormir ici ce soir.

– Comment ça « pris peur » ? insiste ma tante sans se laisser amadouer.

– Je crois que... les événements de la soirée m’ont mis les nerfs à vif, Sab. Je ne sais pas ce qui m’a pris. C’était vraiment bête. Va te recoucher, je vais tout ranger. Pardonne-moi de t’avoir inquiétée, dis-je avec douceur.

– OK et donc, quand tu prends peur, ton ami croit nécessaire d’enfoncer la porte ? rétorque-t-elle, soupçonneuse, en adressant un regard courroucé, mais en coin, à William.

– Tout est de ma faute. J’ai complètement paniqué. Je suis vraiment désolée, Sab. Je sais que

tu n'as pas besoin de ça en ce moment, dis-je en lui prenant la main, sincère dans mon mensonge.

Je suis désolée de te causer du souci, ma chère Sabine. Je suis désolée que tout aille si mal en ce moment et de n'avoir trouvé aucune solution pour t'aider...

Nous venons d'apprendre que Sabine allait être chassée d'Hannah Beach, sa maison d'hôte. Nous n'avons que quelques semaines pour faire nos bagages et rentrer en France.

À ma grande surprise, ma tante n'insiste pas. Pour elle aussi, la soirée a été difficile. Je sens sa lassitude et celle-ci me comprime l'estomac.

Lentement, Sabine marmonne sans conviction un « Bon, on en reparle plus tard », m'embrasse sur le haut de la tête et adresse un salut de la tête un peu raide à William avant de tourner les talons.

Peu à peu, le silence se fait autour de nous. Pendant de longues minutes, je me sens incapable de parler. William, lui, me regarde d'une manière que je ne cherche même pas à interpréter.

– Parle-moi, Solveig. Je t'en prie, parle-moi.

Tout à coup, une infinie tristesse s'empare de moi. Chacun des mots de Maria me revient en mémoire : leur amour, leur évasion, leur passion... William et elle se sont aimés. Je ne peux pas ignorer que dans sa folie, son récit contenait une part de vérité. Mais jusqu'à quel point ?

Je regarde cet homme que j'aime plus que tout au monde. Et je viens de comprendre deux choses :

Un : quel que soit son passé, rien, absolument rien, ne pourra m'empêcher de l'aimer.

Deux : notre histoire ne pourra pas aller plus loin tant qu'il ne m'aura pas raconté toute l'histoire... toute son histoire.

– Toi, parle-moi, William, dis-je avec gravité, tout en prenant doucement ses mains dans les miennes.

2. Révélations

La chaleur moite des Bahamas s'engouffre progressivement dans ma chambre. Dehors, il pleut et le silence occupe tout l'espace.

William a les traits tirés, ce qui ne l'empêche nullement d'être incroyablement beau dans son tee-shirt bleu chiné. De grands cernes d'angoisse lui mangent le visage et je peux sentir le débat intérieur auquel il se livre.

Je n'ai toujours rien dit. Je m'en sens incapable. Je ne sais pas encore à quel moment mes nerfs vont lâcher, mais je suis certaine que cela arrivera tôt ou tard et j'ai besoin d'avoir les idées claires, de ne pas me laisser happer par le souvenir effrayant de ce qui vient d'arriver.

Soudain, la voix de William transperce le silence.

– Très bien Solveig. Je vais te raconter. Mais d’abord, je veux savoir comment tu te sens. Tu n’es pas blessée ?

Je fais non de la tête.

– Je vais bien. Je crois que je ne réalise pas bien ce qui vient d’arriver. Qu’allez-vous faire d’elle ?

– Tu t’inquiètes pour Maria ? s’étonne-t-il, interdit, tout en me caressant les cheveux. Elle part en ce moment pour San Francisco où elle sera placée dans un établissement psychiatrique. Solveig, tu t’es conduite admirablement ce soir. Un missionnaire entraîné n’aurait pas agi avec plus de sang-froid.

– Ah..., dis-je en tentant d’esquisser sans succès un sourire.

Je me fiche complètement d'avoir accompli ou non un exploit. Pour le moment, je n'ai besoin que de réponses...

– Utiliser ton téléphone, c'était une idée de génie, ajoute William en déposant de petits baisers sur mes mains. Tu as vraiment assuré.

– William, raconte-moi. Tout ce qu'elle m'a raconté sur... vous. J'ai besoin de savoir, dis-je en le regardant au fond des yeux.

– Viens, allons chez moi d'abord. Je te dirai tout ce que tu veux savoir ensuite, je te le promets. Mais tu as besoin de calme, insiste-t-il en esquissant le geste de se lever.

– Non, William. Maintenant.

Sans rien dire, William me regarde puis, dans un soupir plein d'appréhension, s'installe à nouveau en face de moi.

– Comme tu veux, Solveig, dit-il sans me quitter des yeux.

Je peux lire dans son regard toute la douleur qu'il éprouve, mais je dois tenir bon. C'est la seule issue pour nous.

– J'ai rencontré Maria lors d'une réception chez mes parents, il y a des années, commença-t-il d'une voix légèrement étranglée. Elle m'a... fasciné. Elle se pâmait d'admiration pour mon père, elle semblait tout connaître de son travail et tout à coup, elle s'est mis à critiquer son dernier livre. Elle parlait de trahison avec passion. De vengeance, aussi. Elle reprochait à mon père d'avoir tué son héros et assurait qu'elle serait prête à tuer pour le lui faire payer. Et moi... moi j'avais dix-huit ans. J'étais bon élève, j'étais sage et je finissais le conservatoire. Ma vie entière semblait tracée. Je ne supportais plus mes parents avec leur bourgeoisie, leurs richesses. J'étouffais. Tout à coup, cette femme bien plus âgée que moi, inquiétante et consumée par ses passions me regardait, moi, comme un homme. Le soir même, Maria m'a conduit chez elle. Nous avons... passé la nuit ensemble.

En entendant ces mots, j'ai la gorge sèche. Imaginer William et cette effrayante malade.

– Après, je ne sais pas que qui s'est passé, reprend-il, comme pour changer de sujet. Je pense qu'elle m'a drogué. Lorsque je me suis réveillé, nous étions sur une île au milieu de nulle part, tous les deux. Mais j'étais un gamin idiot, farci d'idées romantiques : au lieu de prendre la mesure de la situation, j'ai trouvé ça incroyable. Pour la première fois, je vivais une vraie aventure. Enfin, j'étais... vivant.

La profonde tristesse avec laquelle William se raconte me renverse le cœur. Je vois bien qu'il souffre, s'il savait tout ce que je donnerais pour lui ôter ce poids.

– Alors tu l'as aimée ? dis-je, incrédule.

– Oh... c'est plus compliqué que ça, Solveig. Les premiers jours, je me sentais au paradis. Maria est une femme très riche, sa maison me

semblait la plus belle au monde et je me sentais libre...

Un rire amer vient briser son récit, mais il se reprend.

– Mais tout a commencé à basculer lorsque j’ai voulu joindre mes parents pour éviter qu’ils ne s’inquiètent. Maria a refusé catégoriquement, et le ton, progressivement, a changé. De libre, je suis devenu son esclave. La fascination qu’elle exerçait sur moi était sa meilleure arme : elle faisait de moi ce qu’elle voulait. Nous faisons l’amour de toutes les manières... y compris les plus vicieuses. Petit à petit, j’en suis venu à ne plus savoir qui j’étais. Plus rien n’existait en dehors de cette île sur laquelle nous étions échoués. Maria s’amusait avec moi et je... la laissais faire.

Je n’ose dire un mot. Jamais je n’aurais imaginé qu’il puisse être arrivé quelque chose de si terrible. Mes scénarios les plus catastrophiques étaient bien au-dessous de la réalité. Si j’avais su

ce que cette femme a fait, il y a seulement deux heures, je ne sais pas ce que j'aurais été capable de faire. Quand je pense que j'ai éprouvé de la pitié pour elle. Cette idée me révolse à présent.

Mais William ne s'arrête plus de parler. On dirait qu'il laisse aller quelque chose de contenu en lui depuis trop longtemps.

– Je la laissais faire car j'étais amoureux... amoureux fou. Du moins c'est ce que je pensais. Quelles que soient ses extravagances, je voulais la satisfaire. Tout cela aurait pu durer des années. Qui sait si on m'aurait retrouvé ?

– Que s'est-il passé ensuite ? dis-je d'une voix sourde.

– Un jour, un bateau s'est approché de la plage. En riant, j'ai commencé à lui faire des signes, mais Maria s'est jetée sur moi comme une furie. Je ne sais pas pourquoi, je me suis débattu et ça a dégénéré. Elle s'est emparée d'un couteau qui se trouvait là, et s'est jetée sur moi. Elle m'a manqué de peu.

La cicatrice...

Machinalement, je baisse les yeux en direction de son torse. Sous son tee-shirt, une longue cicatrice, profonde, lui barre la poitrine.

– Oui, c’est cette cicatrice, dit-il en réponse à mon regard. Elle visait le cœur. Je m’en sors plutôt bien, ajoute-t-il en tentant de rire.

– Ce n’est pas drôle, William..., dis-je, à présent au bord des larmes.

– Non, ça ne l’est pas, reconnaît-il, mais c’est ce qui s’est passé. Petit à petit, le bateau s’est éloigné et, pour me... punir, Maria a refusé de me soigner, puis m’a interdit l’entrée de la maison. Cette nuit-là, je me suis enfui.

– Mais, comment ?

– Avec la seule chose que je possédais : mes bras. Je ne savais pas où nous étions, mais j’avais le choix entre mourir en mer ou mourir près d’elle. J’ai choisi la première option. J’ai utilisé le hamac pour attacher ensemble de vieux bidons de plastique échoués sur la plage avec une planche

de bois et j'ai pris le large. Sans mon embarcation de fortune, je n'aurais pas survécu plus de quelques heures. Rapidement, je me suis évanoui. Lorsque je suis revenu à moi, je me trouvais dans une chambre inconnue. Par miracle, un pêcheur m'avait aperçu et s'était approché de moi. Je lui dois la vie. Mes parents, eux, avaient presque perdu tout espoir de me revoir vivant. Par la suite, on a pu faire le recoupement entre une fan du travail de mon père qui lui envoyait des lettres de menaces et Maria. C'est de cette façon que j'ai pu l'identifier comme mon ravisseur et elle a passé ces dix dernières années en prison. La femme que tu as aperçue, à San Francisco, celle que j'ai chassée de la maison... c'était elle. Depuis que je t'ai rencontrée, je crains qu'elle ne te fasse du mal. Voilà des semaines que je fais surveiller ses moindres faits et gestes par mon équipe. Je ne comprends pas ce qui a pu se passer, conclut-il avec un éclat de colère glacée au fond de la voix. Voilà, Solveig, tu connais maintenant toute l'histoire.

Je suis interdite. Ces révélations me font l'effet d'une douche glacée. Je sais aussi que William vient de fournir un effort énorme en me parlant ainsi et qu'il a hâte d'en finir. Pourtant, j'ai encore besoin de réponses.

– Alors, elle t'aimait vraiment..., dis-je, comme pour moi-même.

– Non, Solveig. Maria est une femme malade. Elle s'était prise d'une passion délirante pour les romans de mon père, elle a voulu se venger de lui à travers moi. Ensuite, c'est vrai, c'est sur moi qu'elle a reporté ses obsessions. Mais ce n'est pas de l'amour, ou alors un amour corrompu, souillé...

Mais en réalité, ce n'est pas cela qui me terrifie le plus. Et lui, William ? Que ressent-il pour cette femme ?

– Et toi... tu l'aimes toujours ?

– Si je l'aime ? répond-il en écho. Je l'ai cru, oui. Mais je sais aujourd'hui que j'ai pris pour de

l'amour un banal syndrome de Stockholm. Cela arrive parfois, en cas d'enlèvement, lorsque la victime reste en contact prolongé avec son bourreau. Mais la vraie question est : suis-je capable d'aimer ?

En entendant ces mots, mon souffle se coupe net. Voilà le grand point d'interrogation qui préside à notre relation depuis le début. Mais à l'instant où William se montre prêt à me répondre enfin, je donnerais n'importe quoi pour ne pas entendre. Je sais que dans quelques secondes, tout aura basculé pour nous, dans un sens ou dans un autre.

Une vague de panique s'empare de moi et je ferme les yeux, comme pour gommer le monde autour de moi, effacer ce moment, disparaître. N'importe quoi pourvu qu'il ne me dise pas ce que je redoute le plus au monde...

Mais sa voix retentit à nouveau dans la pièce, implacable.

– Je ne sais pas Solveig, si je suis capable d’aimer, ou même d’être aimé... Maria a définitivement brisé quelque chose en moi. Comme si elle avait révélé une... faiblesse. Pour rien au monde, je ne pourrais infliger ça à quiconque. À toi encore moins qu’à une autre, mon ange, ajoute-t-il en embrassant mes cheveux alors que j’ouvre à nouveau les yeux. Je sais seulement que quelque chose de méprisable se tapit en moi. Et je suis prêt à tout pour ne plus jamais laisser surgir ça. C’est cette faiblesse en moi, Solveig, cette faiblesse impardonnable qui m’empêche d’aimer.

Les yeux plongés dans les siens, je suis sonnée. Je contemple son beau visage mangé par la douleur et, malgré toutes les choses terrifiantes qu’il me confie, je sais que rien ne pourra lui fermer mon cœur.

Le monstre dont il parle ne m’effraie pas. Ou, s’il m’effraie, je suis prête à lui faire face, à le combattre même, s’il le faut. Tout plutôt que le perdre...

– William, je ne vois rien de monstrueux en toi, dis-je avec tendresse, en caressant sa joue.

– Et pourtant tu ne cesses de souffrir à cause de moi..., rétorque-t-il du tac au tac. Mon besoin de contrôle, par exemple.

– Non, William. Je souffre de ce que je ne comprends pas. Je souffre de ce que tu dissimules, même si c'est pour me protéger. Mais je ne souffre pas de ce que tu es. Tu as vécu une expérience traumatisante, oui, mais regarde l'homme que tu es aujourd'hui. Un homme en qui j'ai une confiance absolue, un homme généreux, tendre, attentionné. Un homme que j'admire, comme aucun autre au monde. Bien sûr que tu peux être aimé... et aimer en retour, tel que tu es. Exactement tel que tu es.

Lorsque je lève les yeux vers lui, le regard de William brille d'une intensité nouvelle. Un regard vibrant d'une émotion à peine contenue, inhabituelle de sa part et qui me transperce le cœur.

Sans réfléchir, je me précipite dans ses bras. Le visage perdu dans le creux de son cou, je me laisse enivrer par le parfum de sa peau contre mes lèvres. Un léger frisson me parcourt tandis qu'il resserre ses bras autour de moi et, pendant un long moment, nous cessons tous deux de parler.

En quelques minutes, William m'en a dit bien plus à son sujet que depuis que nous nous connaissons. Je suis horrifiée par ce que je viens d'apprendre et j'espère de tout mon cœur que cette Maria croupira en enfer pour ce qu'elle a fait. Mais au fond, rien n'est changé, William est toujours William... l'homme que j'aime éperdument.

Le silence autour de nous m'apaise. Petit à petit, mon corps se fait plus lourd. Comme si la tension qui m'habite depuis plusieurs heures se dénouait progressivement. Mes forces, lentement, m'abandonnent et je me sens glisser vers les ténèbres.

Comme dans un rêve, la voix de William me semble tout à coup couverte de coton. Je ne sens plus mon corps et tout semble disparaître progressivement : la peur, l'angoisse, ma chambre, la voix de Maria. Comme si je tombais lentement vers un autre monde, je ne songe plus à rien d'autre qu'à l'amour que j'éprouve pour lui. Je l'aime, je l'aime, je l'aime... Seuls ces mots semblent avoir encore du sens pour moi.

Puis c'est le noir total.

Lorsque j'ouvre les yeux, William, au-dessus de moi, me regarde d'un air effrayé que je ne comprends pas. Je ne sais pas où je me trouve, ni pourquoi il fait si chaud, ni pourquoi je me sens si fatiguée.

– Mon amour, tu peux me parler ? dis-moi quelque chose.

– Oui, je t'entends, dis-je d'une voix à peine audible.

– Tu es en état de choc, tu viens de faire un malaise. Je t’emmène chez moi, annonce-t-il avec autorité. Ne dis plus rien, Solveig, repose-toi, tu en as besoin.

Et, pendant qu’il me soulève comme une plume, je bascule enfin dans un sommeil sans rêves.

3. En état de choc

Lorsque je me réveille, une pièce nimbée de lumière m'entoure et il me faut un moment pour comprendre que je me trouve chez William. Je suis vêtue d'un grand tee-shirt qui sent bon le frais. Un tee-shirt d'homme. J'esquisse un sourire en songeant que celui-ci lui appartient certainement.

Dehors, la pluie tombe toujours et le ciel est bas. Le vent couche les palmiers et je peux deviner la chaleur moite que répand l'air des tropiques, même si ma chambre, elle, est parfaitement climatisée.

Autour de moi, tout est blanc : le sol, le lit, les draps et même les rares meubles qui m'entourent... à l'exception de cette gigantesque

photographie toute en teintes de bleu, de turquoise et de vert. Un tirage numéroté de Miller White, mon photographe préféré.

Mais la douceur ambiante ne suffit pas à résorber la boule qui me compresse les entrailles. Et puis, j'ai mal partout. Comme si l'on m'avait rouée de coups.

Petit à petit, les images de la veille me reviennent en mémoire. Ces heures terribles passées dans ma chambre, sous haute tension, enfermée avec Maria Lima. Son récit tourmenté, fanatique et les images ignobles qu'elles ont fait naître dans ma tête. Et puis William. Son visage contracté par la douleur, sa confession insoutenable.

Je voudrais pouvoir effacer tout cela de ma tête.

Tout à coup, autre chose me revient en mémoire. Quelque chose à laquelle je n'ai pas prêté attention hier.

Ou bien n'était-ce qu'un rêve ?

William a dit quelque chose, au moment où il est apparu dans la chambre pour me secourir.

« Mon amour. »

Je suis presque sûre de l'avoir entendu.

Presque.

Tout est si confus à présent.

Malgré moi, je sens que mes yeux, à nouveau, se ferment. Cette terrible nuit est venue à bout de mes forces et je me laisse glisser, une fois de plus, dans un demi-sommeil.

Un moment plus tard, un léger mouvement près de moi achève de me réveiller. William se tient près de moi, à demi-allongé sur le lit, en équilibre sur un coude. Il me contemple avec inquiétude. Ses traits sont si tirés qu'on pourrait

croire qu'il n'a pas dormi depuis des jours et une barbe naissante bleuit légèrement ses joues.

– Comment te sens-tu, Solveig ? demande-t-il tout bas. Je peux voir à quel point il est dévoré d'inquiétude.

– Je ne sais pas trop, dis-je, encore endormie.

Puis je m'abandonne au silence et à la douceur des caresses de l'homme que j'aime sur ma nuque, mes épaules. Son parfum m'enveloppe tendrement et je ne connais aucun remède plus doux que celui-ci.

Pourtant les images de cette nuit s'imposent à ma pensée. La voix de William me racontant son enlèvement, les sévices de Maria.

Instinctivement, je me redresse vers lui. Je voudrais parler, mais je ne sais pas par où commencer. En fait, je n'ai aucune idée de ce que je veux lui dire, tout me semble confus.

Heureusement, c'est lui qui prend la parole.

– J'espère que tu ne m'en veux pas de t'avoir conduite ici. Je voulais être certain que tu ailles bien et je voulais prendre soin de toi. Laisse-moi profiter encore de ton beau visage, Solveig. Laisse-moi te regarder, dit-il en prenant mon visage entre ses mains.

À ces mots, une sonnette d'alarme s'enclenche immédiatement.

Pourquoi me parle-t-il comme s'il me voyait pour la dernière fois ?

– William, que se passe-t-il ? dis-je, incrédule. Pourquoi as-tu l'air de me dire adieu ?

– Parce que désormais, tu sais vraiment qui je suis, Solveig, me dit-il en serrant les mâchoires pendant que je me dresse vers lui comme un ressort.

– Justement !

– Mais..., proteste-t-il, incrédule.

Alors, à mon tour, je caresse fébrilement, du bout des doigts, les contours de sa mâchoire, de ses joues, de son front.

– Tu n’arriveras pas à me faire croire que l’homme qui se tient devant moi est un faible, un lâche ou quoi que ce soit de décevant William Burton. Jamais.

Nous nous taisons tous les deux.

Pendant quelques secondes, ses traits semblent exprimer une succession d’émotions qui se bousculeraient en lui. Je vois passer tour à tour la tendresse, l’inquiétude, la colère, le soulagement, l’hésitation et plein de choses encore, qui disparaissent avant même que je n’aie eu le temps de les saisir.

– J’ai réfléchi toute la nuit, commence-t-il. Et je voudrais... essayer quelque chose. Quelque chose que je n’ai encore jamais fait. Si je n’y arrive pas avec toi, je n’y parviendrais avec per-

sonne, achève-t-il, le regard plissé par l'angoisse, mais les yeux brillants de détermination.

Je me demande vraiment où il veut en venir et le laisse poursuivre.

– Pose-moi une question, Solveig. N'importe laquelle, demande-t-il avec le plus grand sérieux, comme s'il venait de se jeter dans le vide. Je veux que tu saches tout. Tout ce qui te semble important.

Sans hésiter, je saisis la perche qui m'est offerte.

– Pourquoi ton bateau s'appelle-t-il *Richard Parker* ? dis-je, surprise par la nature de la première question qui me vient à l'esprit.

Les yeux écarquillés, aussi surpris que moi, William me fixe avec stupeur. Manifestement, il ne s'attendait pas à une telle question. Intérieurement, j'esquisse un sourire, pendant que je re-

garde William réfléchir à ce qu'il s'apprête à me dire. J'aime lorsque je le surprends, lui, toujours si sûr de lui.

– Parce que moi aussi, j'ai survécu à la mer, annonce-t-il en regardant dans le vide, perdu dans ses pensées. Comme le tigre de l'histoire de Pi, je me suis battu et j'ai survécu.

Je connais et j'aime cette histoire de Yann Martel. Celle d'un jeune garçon naufragé, seul sur un canot de sauvetage avec un tigre. Je n'ose pas lui rappeler que ce tigre, pour survivre, a aussi dû se laisser apprivoiser... Alors immédiatement, je pose une autre question.

– Qui t'a sauvé ? apeurée à l'avance par ce que je risque d'entendre.

Alors, William se rapproche de moi et m'attire à lui. Dans ses bras, je me sens en sécurité comme nulle part ailleurs, mais on dirait que

lui aussi, au fond, me serre contre lui pour se donner du courage.

– Jackson, lâche-t-il soudain. C'est lui qui m'a secouru. Et qui m'a sauvé la vie. La probabilité qu'il me trouve était presque inexistante, et pourtant..., achève-t-il.

Jackson. L'image de ce vieil homme doux et paisible s'impose à moi. J'ai toujours senti qu'un lien très fort, unique, unissait les deux hommes. Je commence à comprendre. Jackson aussi m'a déjà sauvé la vie alors que j'étais égarée en mer.

– Et ensuite ? dis-je pour l'encourager. William est si peu habitué à parler de lui qu'il serait capable de résumer sa vie en trois mots.

– Ensuite ? Il m'a emmené chez lui, soigné, nourri. Le sel avait agrandi et creusé ma cicatrice. Il a fait des miracles, tu sais. Pendant des jours, je n'ai rien dit. J'étais si perturbé que je ne pouvais plus prononcer une parole, mais j'adorais la compagnie de Jackson. Son monde rude, mod-

este, pauvre, mais riche de toute sa connaissance de la nature, de la mer. Moi, à part jouer du violon, lire et courir les expositions d'art, je ne savais rien faire. Jackson m'apparaissait comme un être puissant, courageux, noble. Tu comprends ?

La tête appuyée contre sa poitrine, j'acquiesce silencieusement. Émue de l'entendre me parler du vieil homme avec tant de douceur.

– Mais tes parents ? dis-je, espérant ne pas trop le brusquer.

– Oh ça a été difficile. Lorsque je me suis enfin décidé à donner de mes nouvelles, sur l'insistance de Jackson, ils pensaient ne plus jamais me revoir. Et en réalité, il ont retrouvé un autre fils. J'avais tellement changé : en quelques mois, je m'étais durci, j'avais pris de la force, j'avais mûri. Désormais, la seule chose qui m'intéressait était de dépasser mes limites. Me confronter au danger... et en sortir vivant. C'était devenu une obsession. J'avais besoin... j'ai besoin de sentir que je peux maîtriser la situation. Je

crois qu'en quelques années, je me suis mesuré à toutes les situations les plus dangereuses qui soient.

Je le regarde. Un feu exalté illumine son regard. Mais soudain, ses yeux bruns pailletés de vert noircissent lorsqu'il conclut :

– J'ai passé ces dernières années à jouer avec la mort, Solveig.

Je me serre contre lui plus fort encore. Ce qu'il me confie est terrible.

– Et ton métier, William ? C'est la raison pour laquelle tu as choisi de parcourir le monde à la recherche des missions les plus dangereuses.

– Exactement. À force de me confronter au danger, je suis devenu expert. Et puis, sauver des gens de situations désespérées, c'est une manière de justifier mon comportement. D'une certaine manière, je transforme de cette façon mes faiblesses en quelque chose de positif.

Pendant qu'il me parle, je repense à ces images de William, à la télévision. Suspendu dans le vide, par un câble tiré au moyen d'un hélicoptère, tout cela au milieu d'une tempête effroyable. William au secours d'un navire en détresse.

Si seulement il se rendait compte à quel point il est exceptionnel. J'embrasse doucement sa poitrine par-dessus son tee-shirt moulant, pendant que mes doigts se glissent sous le tissu, lui arrachant un soupir de contentement.

– Entre violoniste et sauveur du monde, j'admets que c'est un vrai grand écart, dis-je entre deux baisers. Et la photographie ? Tu as l'air de t'y connaître.

Un léger tressaillement de son corps m'incite à lever les yeux vers lui, mais William, imperturbable se contente d'un vague : « oh, un simple passe-temps. J'aime fixer sur le papier ce que la nature offre de plus beau », tout en laissant courir sa main le long de ma cuisse déjà frissonnante.

– Là, par exemple, j'ai envie de te prendre en photo. Le contraste de tes cheveux sur ta peau, la teinte à peine rosée de celle-ci sur le drap immaculé et tes lèvres roses. Tu es ce que la nature peut produire de plus beau, dit-il en caressant l'arrondi de mon ventre d'une manière exquise, qui me fait instantanément ronronner.

On dirait que l'interlude confiance est terminé..., se réjouit ma petite voix, impatiente de passer à l'action, juste au moment où les doigts de William se lovent sur la courbe de mon sein.

Deux heures plus tard, le choc de la veille ne me semble plus qu'un lointain souvenir.

On dirait maintenant qu'un typhon a traversé la chambre : vêtements, draps et même... certains meubles sont sans dessus dessous. William, allongé contre moi, joue silencieusement avec les boucles de mes cheveux et je me laisse happer par la douceur de ce moment.

Rien n'a changé. Et pourtant, rien n'est plus comme avant non plus, entre nous ; maintenant que je sais qui est véritablement l'homme que j'aime. Tout me semble plus simple, plus facile et plus doux.

Mais une question, pourtant innocente de William, vient rompre le charme de ces délicieux instants.

– Mon ange, commence-t-il en m'enlaçant. Tu voulais me parler de quelque chose d'important hier. Ton SMS semblait urgent.

En une seconde, toute la magie de ces quelques heures s'effrite et la réalité me frappe en plein cœur : Sabine est chassée d'Hannah Beach, et je le suis aussi. Nous allons devoir rentrer en France, toutes les deux.

Hier, je lui ai envoyé ce SMS pour lui demander de me retrouver. Je voulais lui expliquer la situation.

Je me tourne vivement vers lui, comme si ses paroles m'avaient piquée.

– Sabine ! Elle ne sait pas que je suis ici ! dis-je, inquiète.

– Si, elle est au courant. Je lui ai laissé un mot avant de partir, élude William.

Je réprime un ouf de soulagement. Sabine a déjà trop de soucis. Pour rien au monde, je ne voudrais en ajouter un de plus. Mais je dois maintenant expliquer à William ce qui se passe.

– Moi aussi, j'ai quelque chose à te dire, dis-je d'une voix peu assurée, sans savoir par où commencer.

Je songe à la maison de Sabine, à cette île sur laquelle je me sens si heureuse. Mais par-dessus tout je pense à nous : qu'advient-il de nous lorsque je serai en France ? Aucune relation ne peut survivre à un tel éloignement. Je ne peux survivre à l'idée de William, loin de moi.

– Je vais devoir rentrer en France, William, dis-je, les yeux soudain pleins de larmes, en évitant son regard.

– Comment, « rentrer en France » ? Pourquoi ? me demande-t-il d'une voix ébranlée par la surprise.

– La maison d'hôte... Sabine va être expulsée. Il n'y a plus rien à faire.

– Que veux-tu dire ? Pas si vite ? s'enquiert William, sur un ton soudain d'homme d'affaires.

– Nous avons reçu hier une lettre de l'administration expliquant que les preuves que nous sommes parvenues à rassembler n'étaient pas suffisantes. Selon eux, rien ne prouve que le mari de Sabine, au moment de sa mort, a légué la maison à sa femme. Ils contestent même son acte de mariage, dis-je d'une voix cassée.

– J'ignorais que les choses étaient allées si vite, Solveig. As-tu pu explorer d'autres pistes ? demande-t-il, concentré.

– Non. Rien..., dis-je, abattue, avant de me rappeler un détail. Oh si ! Je me souviens, maintenant. Violaine, ma meilleure amie. Elle a trouvé

quelque chose, il y a plusieurs jours. Il semblerait qu'une firme canadienne, du nom de Carter & Drew, convoite la maison.

– Carter & Drew ? Non, ça ne me dit rien. Quoi d'autre ?

– Rien. La bataille est perdue, cette fois..., dis-je en tentant de contenir un sanglot.

Tout à coup, je pense à l'heure qu'il est, à Sabine. En ce moment plus que jamais, elle a besoin que je sois près d'elle. Il faut que je rentre maintenant.

– Il doit être tard, dis-je en tentant de reprendre une contenance. Je dois aller retrouver Sabine, elle a besoin de moi.

J'amorce le geste de me lever. Me détacher du corps de William est à chaque fois une vraie torture. En cet instant plus que jamais. Je suis touchée par toutes ses questions, son désir évident de m'aider. Mais cela

ne suffit pas à m'ôter de l'esprit mon retour imminent et inévitable en France.

S'il me disait simplement « reste », je crois que je trouverais une solution, n'importe quoi pour ne pas être séparée de lui. Mais est-ce véritablement ce qu'il veut ?

En silence, nous passons rapidement des vêtements, chacun abîmés dans nos propres pensées. William m'observe avec circonspection. Je vois bien que quelque chose lui échappe, mais je n'arrive pas à parler. Il se contente donc de me prendre doucement la main lorsque nous quittons la pièce et déambulons à travers le long couloir qui mène à l'immense pièce principale de sa maison.

Lorsque nous parvenons sur la terrasse, après avoir traversé le grand salon ultra design de William, Cole, son secrétaire particulier, nous accueille avec sa coutumière courtoisie, mais je me

sens tout à coup d'une humeur si sombre que je dois faire un effort pour lui sourire.

Quelques minutes plus tard, nous sommes sur la plage principale de l'île de William. La pluie a cessé mais le sable mouillé a pris une teinte sombre et le ciel semble menacer de nous tomber sur la tête.

William me tient toujours par la main et nous avançons dans la chaleur tropicale de ce matin mélancolique de novembre.

Ce n'est que lorsque nous parvenons devant le ponton auquel est amarré son somptueux Riva – une vedette du luxe le plus inouï – que je sens une première larme couler sur ma joue, malgré moi.

D'ici quelques semaines, je serai en France, notre histoire ne sera plus qu'un lointain souvenir... et tu ne dis rien ! s'indigne une petite voix rageuse au fond de moi.

Je suis obligée de me mordre les lèvres pour contenir le flot de larmes qui m'assaille.

Soudain, je n'y tiens plus et me plante devant lui.

– William, je viens de te dire que je rentrais en France. Tu comprends ce que ça signifie pour nous ?

L'homme que j'aime me regarde sans rien dire, visiblement abasourdi.

– Finalement, je peux partir à l'autre bout du monde. Qu'est-ce que ça change vraiment pour toi, au fond ?

Mon chagrin me fait dire des choses que je regrette instantanément, mais il est trop tard, je ne peux plus revenir en arrière.

– Solveig, comment peux-tu dire ça ? répond simplement William, consterné. Au contraire, je n'ai aucun autre objectif que de te permettre de

rester ici, avec moi. Je trouverai une solution, sois-en certaine. Ta tante ne perdra pas sa maison et tu ne seras pas forcée de rentrer en France. Je ne pense qu'à toi, Solveig. Qu'à nous..., ajoute-t-il, plein de douceur.

Mon accès de colère me semble soudain parfaitement ridicule et je me sens rougir jusqu'à la racine des cheveux, de confusion. Pourtant, je ne peux m'empêcher d'ajouter :

– Alors pourquoi tu ne le dis pas, tout simplement ?

– Parce que c'est quelque chose que je ne suis pas habitué à faire, Solveig, dit-il avec douceur, en m'attirant à lui. Et puis, reprend-il en souriant, reconnais que j'ai fait pas mal de progrès ces dernières heures, non ?

D'une moue, je concède, alors que nos lèvres se rejoignent dans un long, un tendre et délicieux baiser. Puis William ajoute :

– À quoi bon avoir tout ce que je possède si mon soleil s’envole à l’autre bout du monde ? Jamais je ne laisserai quiconque t’enlever à moi, Solveig. Nous allons parler à ta tante. Ne te fais plus de souci.

Si tu as l’intention de parler à Sabine, je pense au contraire que j’ai beaucoup de souci à me faire... me dis-je en pensant qu’il sera toujours temps de l’en empêcher une fois parvenus à la maison.

4. Une surprise

Lorsque nous arrivons devant la maison, mon cœur se serre à l'idée que bientôt, tout cela ne sera plus qu'un souvenir. William, conscient sans doute de ce que j'ai en tête, me prend par la taille, me caressant furtivement la peau de la pulpe du pouce, et nous remontons tous les deux la grande plage, la plus belle de l'île.

Immédiatement, nous trouvons Sabine. Elle a une mine crayeuse, les yeux rouges, gonflés et, lorsque je la découvre assise derrière la baie vitrée du bar à prendre un café en contemplant la mer, il me semble qu'elle a vieilli de dix ans.

Lorsqu'elle m'aperçoit, un faible sourire se dessine cependant sur ses lèvres et je me précipite pour venir l'embrasser.

William se tient quelques secondes en retrait avant de saluer ma tante à son tour, mais celle-ci lui réserve un accueil distant. Je sais qu'elle a du mal à accepter ma relation avec cet homme qu'elle juge « suspect », selon ses propres mots, mais je me garde de tout commentaire. En ce moment, elle n'a pas besoin de ça.

Je propose un café à William, qui décline. Une sorte de malaise nous entoure tous les trois et je vois bien que nous ne savons pas trop quoi dire. C'est Sabine qui rompt le silence.

– Ma chérie, tes parents ont appelé tôt ce matin. Ils ont laissé un message sur le répondeur pour dire qu'ils rappelleraient d'ici une heure ou deux.
– Mes parents ?

Une fois par semaine, nous nous appelons pour échanger les nouvelles. Mais jamais ils n'appellent le matin. Pourvu qu'il ne soit rien arrivé de grave...

– Est-ce qu'ils sont au courant pour Hannah Beach ? dis-je avec inquiétude.

– Non. Je ne leur ai pas encore parlé de ça, fait ma tante d'une voix où je peux deviner le découragement.

C'est ce moment que choisit William pour entrer dans la conversation.

– Solveig m'a expliqué ce qui vous arrive, madame, commence-t-il pendant que je roule de gros yeux ronds pour tenter de l'empêcher de poursuivre. Je vais vous aider, enchaîne-t-il immédiatement, ignorant délibérément mes mimiques.

– De quoi vous mêlez-vous, vous ! explose ma tante avec une agressivité qui ne lui ressemble pas. Je n'ai pas besoin de votre aide, tranche ma

tante. Mais merci de me l'avoir proposé, conclut-elle pour mettre fin définitivement à la conversation, avant de, tout simplement, nous tourner les talons.

Je suis estomaquée par ce qui vient de se passer. Le comportement de ma tante est inacceptable. L'espace d'une seconde, j'envisage de le lui faire remarquer, mais je sais aussi qu'elle est à bout de force. William, avec sa façon directe d'aborder les choses, a déclenché d'un coup toute la colère qu'elle retient depuis des jours. Prise entre le désir de prendre la défense de William et ma compassion pour Sabine, je reste clouée sur place, sans dire un mot, le regard passant de l'un à l'autre.

Mais William, lui, ne se démonte pas. Devant ma mine déconfite, il sourit, passe une mèche de cheveux derrière mon oreille et murmure :

– Ce n'est rien, Solveig. Ta tante est sous le choc. Ce qui lui arrive est très dur. Mais je

n'ai pas dit mon dernier mot, ajoute-t-il, presque malicieux. C'est bien que tu sois près d'elle. Elle a beaucoup de chance de t'avoir, tu sais ? conclut-t-il avant de m'embrasser tendrement.

Un baiser qui me laisse les jambes en coton.

– Je dois partir à présent. J'ai une chose très importante à préparer, me souffle-t-il à l'oreille, d'un ton plein de mystère avant de s'esquiver avant même que j'aie le temps de poser la moindre question.

Deux heures plus tard, j'ai déménagé mes affaires en attendant que la porte puisse être réparée. Au loin, la sonnerie du téléphone retentit et je me rappelle alors que mes parents ont tenté de me joindre.

L'inquiétude me fait plisser le front.

Mais que peuvent-t-ils avoir de si urgent à me dire ?

Tout à coup, je me rappelle quel jour nous sommes et une bouffée de soulagement m'arrache un rire.

Aujourd'hui, nous sommes le 19 novembre.

Et je viens d'avoir 20 ans.

Je n'en reviens pas. C'est mon anniversaire – et pas n'importe lequel ! – mais ce n'est que maintenant que j'y pense. Comment est-il possible que j'aie pu oublier ça ? Il faut dire aussi que ma vie, ces dernières semaines, n'a pas été de tout repos...

L'espace d'une seconde, je me sens joyeuse et légère comme je ne l'ai pas été depuis longtemps, mais cela ne dure pas. La réalité pèse trop lourd et il n'est pas question que j'organise quoi que ce soit pour fêter cette journée. Personne n'aura le cœur à la fête.

Sans plus y réfléchir, je chasse donc cette idée de ma tête et rejoins Sabine qui a déjà commencé à trier ses affaires.

Le reste de la journée s'écoule ainsi, dans un calme surprenant, perturbé seulement de temps à autre par l'irruption d'un client, ou bien de quelques gouttes de pluie.

Mais vers la fin de la journée, avant que le soleil ne se couche, le vent est tombé et, de nouveau, on peut entrevoir un ciel relativement bleu. Mais j'éprouve un petit pincement au cœur : personne n'a pensé à me souhaiter mon anniversaire. Pas même Violaine qui, pourtant, n'a jamais oublié.

Sabine elle-même semble avoir disparu. Et c'est avec tristesse que je me décide à gagner la cuisine pour préparer le dîner, quand quelque chose sur la plage attire tout à coup mon regard. De loin, on dirait une suite de lignes.

Intriguée, je décide d'aller voir ça de plus près. Je traverse la terrasse puis gagne la plage.

Une flèche...

Sur le sable, dessinées à l'aide de petits cailloux, de coquillages et de feuilles de palmier, je découvre une enfilade de flèches qui serpente presque jusqu'à la mer et tourne sur la droite, vers la petite crique.

Mon cœur s'emballa doucement. Et si... finalement, ils avaient pensé à moi ?

À la hâte, je suis le chemin tracé dans le sable. J'aborde la petite dune qui masque la crique où nous avons l'habitude d'aller pique-niquer et... mon cœur fond comme neige au soleil.

En face de moi, à une vingtaine de mètres. Je ne vois ni Sabine, ni Violaine, ni Luke, ni aucun des amis rencontrés ici, mais je crois que j'attendrai demain pour leur en vouloir.

William me regarde. Vêtu d'un pantalon de toile claire, d'une veste taillée dans le même tissu et d'une chemise blanche, il tient à la main un bouquet de fleurs exotiques chatoyant et s'avance lentement vers moi.

– Tu ne pensais tout de même pas que j'allais oublier ton anniversaire ? murmure-t-il pendant qu'il m'enlace en me soulevant du sol comme si je ne pesais rien.

– Mais... comment savais-tu ? dis-je, incrédule.

– Ah j'ai tout de même encore quelques petits secrets, me dit-il en souriant. Puis, tout en me reposant sur la terre ferme, il me prend la main et ajoute simplement : « Viens, suis-moi... »

À quelques mètres du rivage, le Riva est amarré à un petit ponton. William est pieds nus. Sans doute pour le plaisir de goûter la tiédeur de l'eau, il a retroussé son pantalon. Je souris. Même ainsi, il reste d'une beauté et d'une classe époustouflantes.

En souriant, il me soulève de terre et, ensemble, nous rejoignons le bateau par le petit ponton de bois.

À peine quelques minutes plus tard, nous voguons à toute allure vers le Richard Parker, le gigantesque voilier de l'homme qui se tient à côté de moi. Le bateau est éclairé d'une lumière douce qui lui donne une allure irréelle dans le paysage.

Lorsque nous arrivons à bord, un calme absolu règne autour de nous. Des milliers de petits lumières scintillent le long du pont, près des mâts et, tout à l'avant du bateau, je peux apercevoir un buffet, dressé en mon honneur. Une musique douce semble s'échapper de nulle part et un petit salon a été installé sur le pont supérieur. Tout cela est confondant de beauté, je suis subjuguée par tous les efforts déployés par William pour me faire plaisir.

Je me tourne vers lui et passe les bras autour de sa taille pour l'embrasser.

– Merci, tu es l’homme le plus merveilleux du monde. Tu n’aurais pas dû..., dis-je en rougissant.

– Tu mérites ce qu’il y a de mieux, Solveig, répond-il entre deux baisers. Viens, maintenant, suis-moi.

Silencieusement, je le suis le long du premier pont. Nous traversons le magnifique petit salon puis tout à coup, d’une seule voix, une multitude de silhouettes surgissent du néant dans un tonitruant : « Bon Anniversaire ! »

La stupeur me cloue sur place et je regarde tour à tour Sabine, Violaine, Robin, Luke, Sally, les jumeaux Scott et Malcom, Sam... et même Jackson. Ils sont tous présents.

Sans dire un mot, je dirige mon regard vers William, les yeux brillants d’émotion. Le sourire heureux qu’il m’adresse – un sourire si rare, venant de lui – pourrait me foudroyer de bonheur.

– Je te souhaite un bel anniversaire, mon ange, souffle-t-il en caressant ma joue du revers de la main.

Tout le monde est sur son trente et un – à part moi mais quelle importance ? Et je peux deviner que chacun est heureux d'être ici, bien qu'intimidé par le magnifique navire et la présence de William qui, comme toujours, en impose malgré lui. Rien ne pouvait me faire plus plaisir que de voir tous les gens que j'aime ainsi rassemblés pour moi. Et ils sont tous si beaux, je n'en reviens pas ! Jamais je n'aurais imaginé voir ma tante si apprêtée, elle qui ne quitte jamais ses tuniques et ses pantalons corsaires. Quant à Violaine, dans sa robe en crêpe verte, elle est éblouissante.

Tour à tour, je les embrasse avec effusion, puis nous nous dirigeons tous ensemble vers l'avant du bateau, là où a été installé le buffet. William me tient par la main, ses doigts délic-

atement entrelacés aux miens. J'ai vraiment l'impression d'être une princesse.

Profitant d'un instant de répit entre deux embrassades, il me glisse furtivement :

– Tu as sans doute envie de passer une tenue plus... festive, me dit-il, l'œil brillant. Tout ce qu'il te faut se trouve dans la cabine avant.

Je me contente de lui sourire, radieuse. Cet homme pense vraiment à tout...

Un moment plus tard, je retrouve William sur le pont. Je suis maintenant vêtue d'une longue robe de mousseline crème, vaporeuse et légère. Sa taille empire met ma poitrine en valeur et de petites manches flottent gracieusement autour de mes épaules. Je suis restée pieds nus.

William me dévore du regard. Je rougis, très consciente de ce à quoi il pense en ce moment.

– Cette robe te va à merveille, Solveig, mais j’avoue n’avoir qu’une idée en tête : te l’enlever, me glisse-t-il en effleurant imperceptiblement mes fesses. Mais nous verrons ça plus tard. Tourne-toi et ferme les yeux, s’il te plaît, j’ai un petit quelque chose pour toi, ajoute-t-il pendant qu’il extrait quelque chose de sa poche.

Docilement, je m’exécute. Je peux sentir ses doigts courir délicatement le long de ma gorge pendant qu’il accroche à mon cou un bijou. Lorsque j’ouvre les yeux, je suis face au hublot, qui me renvoie une image aussi nette que si je me trouvais devant un miroir. Je découvre un collier très fin, orné d’une myriade de petits diamants. Au centre, un diamant bleu serti d’or blanc. Je suis émerveillée. Quel cadeau !

– Il te plaît ? questionne mon amant, les lèvres effleurant mon épaule. Je l’ai choisi de la couleur de tes yeux.

– William, tu es fou ! dis-je en me jetant à son cou.

– Viens, nous devons rejoindre les invités, tout le monde t’attend. Tu es la reine de cette soirée, Solveig.

Et ensemble, nous nous dirigeons vers le groupe. L’ambiance est calme et feutrée. Je me doute que désormais, tout le monde sait qu’Hannah Beach est perdu pour Sabine et je devine sans mal ce qui mine l’assemblée, même si chacun, en me voyant apparaître, s’efforce de me montrer son plus beau sourire.

À mon bras, William prête attention à chacun avec une courtoisie et une gentillesse qui me touchent car je sais qu’il n’aime pas les mondanités. Il a fait cela uniquement pour me faire plaisir. S’il savait à quel point il me comble.

Violaine, en pleine discussion avec Luke, se jette sur moi et m’embrasse avec sa coutumière brusquerie.

– Comme tu es belle ! s'exclame-t-elle avec admiration. Puis, sans s'embarrasser des convenances, s'approche de moi pour chuchoter à mon oreille un « comment tu te sens ? » plein d'empathie qui, sans nul doute, fait référence à la situation de Sabine.

– Je vais bien, merci, dis-je pour la rassurer. Même si l'idée de rentrer en France... Oh, n'y pensons plus s'il te plaît. Pas ce soir, dis-je en secouant la tête.

– Mais, insiste mon amie, tu pourrais trouver un travail ici, sur l'île. Ce ne sont pas les employeurs qui manquent.

C'est vrai, dans le chaos de ces derniers jours, je n'ai pas vraiment pensé à ça. Mais je connais la réalité de l'île. L'emploi n'est pas légion et pour être honnête, je crois que j'ai d'autres ambitions. Que ferais-je ici, sans avenir professionnel particulier ? Ça n'a pas de sens.

– Violaine, on en reparlera un autre jour, d'accord ? dis-je en souriant. Raconte-moi, toi, comment tu vas ? dis-je pour changer de sujet.

Mais Luke et Sam viennent de se joindre à nous. William, que j'observe du coin de l'œil, parle avec Jackson et Sabine discute avec Sally et Robin. Là d'où je suis, je peux voir comment Robin et Sally se regardent à la dérobée, chacun dévorant l'autre du regard.

J'ignore s'ils le savent encore, mais ces deux-là sont amoureux.

Je me réjouis pour Robin, lui qui, il n'y a pas si longtemps, se croyait toujours amoureux de moi. Il est venu aux Bahamas pour me reconquérir et voilà que, finalement, c'est en Sally qu'il trouve l'amour. Et quant à moi, j'ai enfin retrouvé mon ami d'enfance.

Violaine, elle, a sa cour autour d'elle, maintenant que les jumeaux nous ont rejoints. Que ce

soit Luke, Sam, Scott ou bien Malcom, je suis prête à jurer que chacun de ces garçons en pince pour elle. Luke plus que les autres à mon avis, même s'il fait tout son possible pour ne pas le montrer. J'ignore quels sont les sentiments de Violaine à son égard.

Luke et moi n'échangeons que quelques mots de politesse. Je me sens vraiment en froid avec lui : pas une fois il ne s'est inquiété de notre situation, à Sabine et moi, et je ne peux m'empêcher de lui en vouloir, ce soir. On dirait qu'il n'est au courant de rien, ce qui ne peut être le cas. Mais je reconnais que je ne le trouve pas particulièrement joyeux non plus, depuis quelque temps.

Pendant que les coupes de champagne se vident et se remplissent à mesure que les heures passent, nous vivons tous ensemble un moment doux, teinté d'une tristesse que nous tentons tous de cacher, conscients que cette soirée est probablement la dernière que nous passons tous ensemble, mais déterminés à la rendre inoubliable.

Cole, comme un homme invisible, distribue les petits-fours, remplit les verres jusqu'à ce qu'un peu avant minuit, un gâteau époustouflant soit apporté sur le pont pendant que tout le monde entonne – à part William qui se contente de sourire – la traditionnelle chanson.

S'en suit une nuée de petits cadeaux tous parfaitement choisis qui me font sauter de joie : Violaine a fait venir de France mes chocolats préférés et, dans un second paquet, je découvre une robe que nous avons vue ensemble lorsque nous étions en France, il y a des mois, et que j'avais renoncé à acheter. Quelle attention incroyable : elle la cachait depuis tout ce temps. Sally a confectionné un bracelet de ses mains et s'empresse de le passer à mon bras en souriant. Les jumeaux et Sam, eux, se sont associés pour m'offrir des places pour la prochaine convention de slackline, qui se déroulera sur l'île. Nous irons tous ensemble. Ils ont même prévu une place pour William (ce que je trouve adorable, mais parfaitement improbable). Jackson m'a apporté

un livre de sa bibliothèque. Bref, je suis pourrie gâtée. Et plus que tout, je suis pleinement consciente de ma chance : être si bien entourée est un don si précieux.

Mais lorsque j'ouvre le cadeau de Sabine, les yeux, instantanément, me piquent : je connais ce bracelet. Elle le porte depuis toujours et ce soir, elle a décidé de me l'offrir.

– C'était un cadeau de Ian, me dit-elle, aussi émue que moi. Je t'aime comme si tu étais ma fille, ma chérie, et pour tes vingt ans, je devais t'offrir quelque chose d'exceptionnel. S'il avait pu te connaître, Ian t'aurait aimée autant que moi. Il aurait été fier et heureux que je t'offre ceci.

– Sab..., dis-je, la gorge nouée. Oh ! Merci ! Je t'aime tant, moi aussi. Ce bracelet est magnifique. Je te promets que j'en prendrai le plus grand soin, dis-je, la gorge serrée par l'émotion.

Sabine sourit comme si de rien n'était. Le simple fait qu'elle soit ici, alors que je connais

ses réticences à propos de William est un immense cadeau. Ma tante m'impressionne.

Après moult embrassades, nous trinquons encore au plaisir d'être ensemble. La tête commence à me tourner très légèrement. Mais juste ce qu'il faut pour que ce ne soit qu'agréable. William se tient à mes côtés et, en ce moment précis, je ne vois pas comment je pourrais être plus heureuse.

Une heure plus tard, c'est Sabine qui sonne l'heure du départ.

– Ma chérie, ne m'en veux pas, mais j'ai besoin de rentrer me reposer, maintenant. Je vais m'éclipser, me glisse-t-elle à l'oreille.

Je la serre très fort dans mes bras pour la remercier. Mais ce geste semble activer la décision de chacun et, l'un après l'autre, tous les invités nous saluent tour à tour, William et moi.

Je vois que mon amant indique à Cole que, pour lui aussi, la soirée est terminée et nous accompagnons tout ce monde jusqu'au petit bateau de Sabine, accouplé au Richard Parker. L'Axoltl, à côté du gigantesque deux-mâts, ressemble à une coque de noix. Et pourtant, chacun trouve sa place dans un joyeux désordre.

Quelques minutes plus tard, nous les regardons s'éloigner. William se tient derrière moi et m'enlace. Dans ma robe de mousseline crème, sous ce clair de lune parfait, j'ai l'impression d'être une héroïne de roman.

Jamais je n'aurais imaginé que la vie me réserverait de telles surprises.

– William ?

– Hummm, répond-il, tout en mordillant ma nuque.

– Merci, dis-je simplement, éperdue de reconnaissance.

– Merci à toi d’être qui tu es, Solveig, corrige-t-il en me dévorant de baisers avant de m’entraîner à nouveau vers l’avant du bateau.

Un moment plus tard, nous sommes allongés tous les deux, l’un contre l’autre, sous la voûte étoilée, bercés par le léger mouvement du bateau sur les vagues.

– Il ne manquerait plus que tu te mettes à jouer du violon et cette soirée compterait sans aucun doute au rang des nuits les plus romantiques de l’histoire de l’humanité, dis-je, avant de corriger : elle l’est déjà, de toute façon. J’ai du mal à croire que tout ceci soit vrai, dis-je en soupirant.

– S’il ne manque plus qu’un air de violon, je pense que je peux rectifier cela, annonce William, le plus sérieusement du monde, tout en se levant. Attends-moi une seconde.

Éberluée, je le regarde disparaître dans l’habitacle du bateau.

Manifestement, mon amant ignore tout de la notion de second degré.

Et lorsqu'il réapparaît, c'est au son de son violon dont il joue parfaitement.

Je suis subjuguée. Aucun humain ne devrait posséder autant de talents à la fois, me dis-je en le contemplant amoureusement. On dirait un Dieu vivant.

Tout à coup, je ne sais pas si c'est à cause de sa beauté confondante, de la musique ou bien du champagne, mais j'ai envie de me jeter sur lui. D'arracher ses vêtements et de... de tout un tas de choses qui me font rougir rien que d'y penser.

Cependant, je m'arme de courage et, sans quitter le sol, comme une lionne, je m'avance à pas feutrés de mon musicien préféré, dont le regard de braise attise mes sens d'une manière exquise.

Lentement, je défais ses chaussures, qu'il ôte de lui-même. À genoux devant lui, je laisse mes mains remonter le long de ses jambes. Sous le tissu de toile, j'éprouve avec délectation chacun de ses muscles puissants. Mes doigts effleurent ses fesses rondes, d'une fermeté grisante, avant de caresser le creux de ses reins.

De son dos, je poursuis mes caresses sur son ventre, jouant avec les contours saillants de ses abdominaux. Je sens les tressaillements de sa respiration pendant qu'une bosse appétissante se forme lentement, sous mes yeux brillants de convoitise, à la jointure de ses jambes.

Les pulsations de mon cœur, elles aussi, s'accélèrent quand je glisse les doigts entre les pans de sa chemise, que j'écarte délicatement. Lorsque sa peau entre en contact avec la pulpe de mes doigts, un choc électrique me parcourt jusqu'à la racine des cheveux.

Sans pouvoir y résister, j'approche mon visage de la protubérance qui vient encore de s'arrondir et, des lèvres, j'effleure le tissu de son pantalon. Je dois me faire violence pour ne pas me jeter sur lui, le déshabiller et prendre son sexe, sans attendre. J'ai tant envie de lui. Mais je veux faire durer le plaisir.

Les notes musquées de son membre en érection me parviennent, délicates. Je m'enivre de lui. Tout mon corps frémit de désir pendant que je défais, un à un, les boutons de sa chemise.

William ne cesse pas de jouer de son instrument. J'aime que son violon l'empêche de bouger. J'aime qu'il soit ainsi à ma merci, d'une certaine manière.

Je me redresse légèrement et appuie doucement mes lèvres sur son ventre parfait, juste au-dessus de la ceinture. Ma langue remonte langoureusement jusqu'à son nombril, que je

mordille avec délice, imprimant sur sa peau une nuée de frissons.

Mes mains s'aventurent insidieusement entre ses jambes, remontent diaboliquement jusqu'à ses fesses, avancent malicieusement vers son sexe avant de s'en éloigner de nouveau. Je peux sentir le corps de William se tendre chaque fois que je m'apprête à le toucher et je prends plaisir à le maintenir ainsi dans cet état de désir. Mon excitation, elle aussi, est à son comble et je peux déjà sentir se répandre entre mes jambes la liqueur de l'amour.

Alors, tout en le regardant au fond des yeux, j'approche mes lèvres de son sexe et, des mes dents, je le caresse à travers son pantalon. Mon amant gémit doucement sous cette caresse.

J'ai une idée.

Je crois que le champagne m'a légèrement grisée car je me sens capable de faire, ce soir, des choses qui ne me ressemblent pas.

Ou peut-être que si, finalement...

En prenant mon temps, je me redresse, jusqu'à me lever tout à fait. Enfin parvenue à sa hauteur, je glisse doucement les doigts entre les pans de sa chemise pour atteindre sa peau. Puis je fais sauter un premier bouton, un deuxième, puis un troisième, en prenant garde à ne pas gêner ses mouvements. J'effleure tendrement la longue cicatrice, puis sa poitrine. Sous mes doigts, je peux sentir la pulsation de son cœur qui bat désormais à tout rompre.

Puis soudain, je m'écarte de lui.

De déception, le violon laisse échapper un soupir. William se mord les lèvres de convoitise. Je sais qu'il me désire autant que je le désire. Pourtant, je ne vais pas me donner tout de suite.

Alors, pendant que l'instrument de mon amant poursuit sa vibrante mélodie, les yeux plongés dans ceux de celui que j'aime, je m'éloigne encore de quelques pas. Puis je laisse glisser délicatement l'une des manches légères qui retient ma robe. Le son de l'instrument me galvanise et, presque malgré moi, je sens mon corps onduler lascivement sous l'effet de la musique.

Je prends mon temps. Dénude l'autre épaule. Laisse entrevoir le profond décolleté de cette robe moins sage qu'il n'y paraît. Enfin, mes mains, dans mon dos, défont lentement la fermeture à glissière qui retient le bustier. Ma poitrine, tendue à l'extrême par ma position, se soulève ardemment, sous l'effet du désir. Je veux que mon amant me voie ainsi, nue dans la nuit étoilée.

Dans un bruit à peine audible, je sens finalement la robe couler tranquillement le long de mon corps, découvrant ma nudité. Le violon, à nou-

veau, marque un hiatus lorsque de mes mains, j'effleure timidement les contours de mes seins, dont les pointes dures appellent déjà les baisers. Mes doigts glissent sur mon ventre, jusqu'à rejoindre le secret de mon intimité pendant que ma respiration haletante secoue ma poitrine.

Je mouille abondamment maintenant et la bouche entrouverte par le désir, les yeux à demis-clos, je plonge doucement au cœur du buisson roux derrière lequel se cache le bouton de tous les plaisirs.

Je me sens provocante comme jamais. Je le suis sans doute et cette idée provoque en moi une violente décharge de plaisir.

Mais cette fois, le violon déraille tout à fait. Mon amant semble avoir décidé que le concert s'arrête ici car il dépose délicatement son instrument sur un matelas, sans me quitter des yeux un instant. Puis il s'avance lentement vers moi. Son regard de loup me dévore jusqu'à ce qu'enfin, sa

poitrine brûlante se soude à la mienne dans une étreinte passionnée.

– Tu voulais me rendre fou..., murmure William en empoignant l'un de mes seins pour en martyriser la pointe.

Sans autre préliminaire, de sa main libre, il écarte la mienne.

– Ceci est à moi, murmure-t-il, autoritaire, pendant que ses doigts s'insinuent entre mes jambes.

Je ne peux réprimer un cri lorsque lorsqu'il ouvre les portes qui scellent les secrets de mon corps pour entrer en contact avec la source la plus puissante et la plus pure de mon plaisir.

Je fonds sous ses doigts en soupirant.

Sans réfléchir, je défais brusquement sa chemise et l'envoie s'écraser au sol. Mes doigts avides font glisser la braguette de William, ainsi

que son caleçon, et libèrent brusquement son sexe tendu à l'extrême. Je me mords les lèvres en effleurant la verge turgescente et douce qui se dresse vers moi.

– Je te veux dans ma bouche, dis-je, incapable de contenir la foudre qui déferle en moi.

– Allonge-toi, ma beauté, souffle William en me prenant dans ses bras pour me déposer sur le pont dur et lisse du bateau.

Je me laisse faire. Nus dans la clarté de la lune, nous ressemblons à deux êtres surnaturels. La peau de William semble scintiller sous les étoiles et ses yeux sont embrasés d'une flamme qui me consume.

Désormais allongée sur le dos, je peux le contempler au-dessus de moi. Mes doigts impatients cherchent son sexe pendant que mon amant écarte mes cuisses avec douceur, laissant courir un doigt joueur entre mes fesses, puis murmure :

– Moi aussi, je te veux dans ma bouche, Sol-
veig...

Alors, d'un geste souple, tout en dévorant mon corps de baisers liquides et enflammés, sa bouche court jusqu'à mon sexe ouvert pour lui pendant qu'à son tour, il se prépare pour recevoir mes baisers. L'idée de nos deux corps ainsi em-
mêlés en un parfait 69 fait naître une nuée de frissons délicieux sur mon épiderme.

Lèvres à présent entrouvertes, si près de la victorieuse liane, je le respire longuement tout en l'encerclant de mes doigts. Le fourreau de ma main remonte doucement jusqu'à son ventre pendant qu'il me semble grandir encore sous l'effet des caresses.

Je me sens si puissante lorsque je te donne du plaisir, mon amour...

Son parfum me monte à la tête et de la langue, par à-coups, je le goûte. Pourtant, je prends mon

temps, attentive, aussi, aux caresses de mon
amant.

Puis je ne peux résister davantage et mes
lèvres se saisissent enfin de ce bâton succulent.
Le corps de William se cabre à ce contact et, au
même moment, sa langue plonge en moi, déchar-
geant dans mon corps une kyrielle d'étincelles.

Et, pendant que je me délecte de la saveur
suave et piquante de son membre, une langue
experte remonte lentement jusqu'à mon bouton,
l'encercle, le pétrit dans une danse infernale qui
me met au supplice.

Autour de son sexe tendu, mes lèvres forment
une gaine tour à tour dure et douce. Je
l'emprisonne avec délectation. De mon autre
main, je parcours son dos, agrippe ses fesses, puis
redescends plus bas, là où se concentre son exci-
tation.

Lentement, nos corps s'accordent dans un ballet lascif : soudés l'un à l'autre, bouches et sexes mêlés, nous nous envolons doucement vers les confins de nos plaisirs et je me perds en lui, toute à lui.

Lorsqu'il se détache de moi, mes bras, instinctivement, le retiennent. Il me semble insupportable de laisser ainsi nos corps se séparer. Mais sans attendre, il me prend dans ses bras et m'installe sur le rebord du bastingage.

L'eau, à quelques mètres au-dessous de moi, me donne le vertige et je m'agrippe à lui. J'ai trop besoin de sentir son corps contre moi.

– Tiens-toi ici, mon ange, fait-il en me désignant les haubans, ces longs câbles qui retiennent les mâts, tout en prenant mes seins entre ses doigts.

Je m'agrippe fermement et, les jambes enroulées autour de sa taille, je me laisse aller à

cette sensation incroyable, comme si je flottais. Les pointes en érection de mes seins lourds et blancs forme une tache rose et brillante entre ses pouces et je soupire de bonheur, tandis qu'il me pince, me griffe, me caresse et que ses lèvres me couvrent de baisers.

Son ventre cogne contre mon sexe ouvert et, du bassin, je cherche son membre que, par jeu, il dérobe sans cesse à mes assiduités.

– Doucement, mon ange, murmure-t-il contre mon oreille. Je vais te faire jouir, d'abord. Je vais te faire jouir cent fois, cette nuit.

Ces mots m'électrisent et tout à coup, je ne peux plus attendre, j'ai besoin qu'il me pénètre, qu'il entre en moi et me fasse hurler de plaisir.

Comme s'il m'avait entendu, d'un seul geste, William perce mon antre trempée de ses doigts. Profondément, il se perd jusqu'au fond de mon

ventre pendant que, de son pouce, il masse mon clitoris.

Un cri de plaisir s'échappe de ma gorge, rauque, ardent.

– Oui mon amour ! Prends-moi !

Ses doigts s'agitent maintenant violemment dans mon ventre, répandant une vibration intense, insoutenable et délicieuse dans chaque parcelle de mon être. Je ne suis plus désormais qu'une onde de plaisir insatiable.

Soudain, je me contracte autour de lui lorsqu'une explosion d'une force inhumaine me projette dans ses bras et je jouis longuement, d'un orgasme qui semble inépuisable, le corps emperlé de sueur.

– Que tu es belle dans ton orgasme, murmure-t-il alors que, les bras noués autour de son cou, je me laisse aller entièrement à lui.

Je l'aime tellement...

Mais alors que je me perds dans ses bras, enroulée autour de lui comme une liane, son pénis effleure mes fesses, ranimant instantanément la flamme de mon désir et, presque instinctivement, je me rapproche de lui et le caresse langoureusement, en ondulant le bassin. Les longs soupirs de mon amant me renseignent. Les yeux clos, il goûte les lents effleurements auxquels je le sou mets.

Alors, doucement, je le prends dans ma main, soulève légèrement les fesses et dirige cette liane dont je suis insatiable vers mon ventre. Je le veux en moi. Je veux qu'il jouisse de mon corps.

Lorsque son extrémité la plus douce entre en contact avec le fourreau qui s'offre, nous gémissons tous deux.

Lentement, très lentement, il entre enfin en moi. Dans mon cou, son souffle brûlant se fait

plus fort et, contre mon torse, je sens les battements de son cœur s'emballer à mesure qu'il prend possession de mon corps.

C'est si bon...

– Oh, William ! Encore ! dis-je alors que, d'un brusque coup de reins, il me transperce une seconde fois.

– Ma beauté... tu me rends dingue..., gémit-il en écho tout en rassemblant mes cheveux de sa main pour les tirer en arrière.

Dans cette posture, je me sens belle, capable de tout. Mon bassin ondule en cadence avec celui de mon amant et les boutons roses de mes seins, en effleurant la poitrine de mon amant chaque fois qu'il me pénètre, s'excitent et durcissent encore davantage. Je ne suis plus qu'un corps soumis au plaisir que je prends et que je donne. En cet instant, plus rien d'autre ne compte que cette foudre qui, pour la deuxième fois ce soir, se déverse en moi.

William, à présent, me chevauche brutalement, de la manière exacte dont j'aime qu'il me prenne, avec cette sauvagerie à peine contenue.

Quand, enfin, je sens se contracter en moi l'apogée de mon plaisir, William se cabre avec moi et, alors que nos corps se joignent une dernière fois, dans une étreinte passionnée et brûlante, nous jouissons violemment, ensemble, unis dans cet amour dévorant qui nous dépasse.

Puis je m'écroule dans ses bras, heureuse et épuisée, mais toujours avide de lui. Comme si mon énergie se renouvelait à chaque fois. Jamais je ne pourrai me rassasier de lui.

William baise tendrement mon front brûlant dans un délire de mots doux qui me font chavirer. La sueur fait scintiller notre peau et sa beauté, une fois de plus, me subjugue. Tous mes sens sont en éveil vers lui : je le hume, je le goûte, mes yeux l'embrassent aussi fougueusement que mes lèvres.

Je ne veux pas que ce soit déjà fini...

Et on dirait que lui non plus, se trémousse ma petite voix de contentement en remarquant que son érection n'a rien perdu de son intimidante vigueur.

D'un regard, nous comprenons l'un et l'autre ce que nous avons en tête et nous rions, tout en nous embrassant avec passion.

Mais tout à coup, je ne contrôle plus rien. Je n'ai que le temps d'entendre William m'ordonner : « tiens-toi fort à moi, Solveig » puis nous basculons par-dessus bord.

Quelques secondes plus tard, passé l'effet de surprise, je peux éprouver la douceur de l'eau tiède sur ma peau incandescente. Le sourire de William, heureux de cette plaisanterie, me fait littéralement fondre et, d'une brasse, je viens me couler dans ses bras.

– J’aime te faire l’amour comme ça..., murmure-t-il tandis que, sans autre préliminaire, il me retourne pour plaquer mes fesses contre son ventre.

Il nous faut quelques instants pour trouver notre rythme et apprendre à nager ensemble, mais la sensation de nos deux corps en lévitation ranime instantanément mon désir : comme si chaque centimètre de ma peau était soumise à une caresse, lente, languide et voluptueuse. C’est divin.

Les mains de mon amant s’aventurent furtivement sur mes seins qu’il pince doucement avant de descendre plus bas à la rencontre de mon intimité. Une fois de plus, instantanément, je me liquéfie sous ses doigts, ondulant le bassin furieusement pour aller au devant de lui et le provoquer. Ainsi portée par l’eau, je me sens plus libre.

– Ma sirène..., murmure William avec admiration, tout en tenant fermement mon bassin pendant que sa virilité se place à l'entrée du chemin de tous les plaisirs.

– Oui ! Viens ! Prends-moi, William. Je suis à toi, dis-je d'une voix cassée par mon excitation.

D'un seul mouvement, William me pénètre alors, brusquement, laissant échapper un cri d'extase. Là, dans l'eau, je me sens soudée, unie à lui d'une façon surnaturelle. Comme si nous ne faisons qu'un, nos corps dansent ensemble, à l'unisson. L'eau nous porte, conduit et amplifie chacun de nos mouvements.

Chaque ondulation de William décuple mon plaisir, comme si c'était l'océan tout entier qui me faisait l'amour et je me laisse aller au plaisir fulgurant qu'il me donne, dans un orgasme profond qui semble ne jamais vouloir s'arrêter.

– Jouis ma beauté ! hurle William, tout en répandant sa liqueur au fond de moi dans un ultime assaut qui me laisse pantelante.

– Oh mon amour ! C'est si bon ! Viens, viens fort !

Puis nous demeurons ainsi longuement, rivés l'un à l'autre, épuisés, mais incapables de laisser nos corps se séparer. William fait courir ses lèvres sur ma peau salée, en silence, dans la nuit étoilée qui, ce soir, baigne le monde d'une lumière qui nous semble éternelle et je me sens comblée.

5. Nouveau départ

Le lever de soleil me réveille. Nous nous trouvons allongés sur le pont, sur un vaste matelas de toile d'une douceur exquise.

Je me rends compte que nous nous sommes endormis sous les étoiles, épuisés par les folies que nous avons commises cette nuit, happés par une faim de l'autre sans cesse renouvelée. Chaque parcelle de mon corps garde encore en mémoire nos ébats passionnés et, William, enlacé à moi, dort, confiant.

Je pourrais passer ma vie ainsi, nue contre lui, à admirer sa plastique parfaite, entachée seulement d'une longue et profonde cicatrice en travers du torse. Une cicatrice que je ne peux plus regarder

sans douleur, maintenant que je connais les circonstances dans lesquelles elle est venue le marquer. Une blessure physique, mais psychique surtout. Penser à ce qui lui est arrivé me fait mal. Comment peut-on briser ainsi un jeune homme d'à peine dix-huit ans ?

Maria Lima, je te déteste ! Tu mérites l'enfer...

Pourtant, je ne peux m'empêcher de songer que j'aime cet homme dans tout ce qu'il est. Sa force inhumaine, sa beauté de dieu grec, mais aussi son courage, sa puissance mentale, son assurance parfois agaçante et sa gentillesse. Il existe en lui une générosité que je n'ai jamais rencontrée ailleurs.

S'il savait à quel point il est exceptionnel..., me dis-je avec mélancolie en effleurant son torse parfait du bout des doigts.

L'aurais-je aimé de la même façon s'il était resté le William artiste et insouciant de San Francisco qu'il m'a décrit ? D'une certaine façon, Maria Lima l'a façonné, aussi, en mettant cette épreuve en travers de sa route. Je ne peux m'empêcher de penser que, sans cela, il n'aurait pas été la personne incroyable qu'il est aujourd'hui.

À quelques centimètres de mon visage, ses lèvres pleines, charnues, trahissent toute sa sensualité et attisent la mienne. Je me serre plus près encore, tout contre lui.

Le mouvement de mon corps près de lui lui fait ouvrir les yeux.

– Solveig, murmure-t-il doucement, les yeux encore à demi-clos, tout en resserrant son étreinte.

– Bonjour William, dis-je en esquissant un sourire, caressant des lèvres sa poitrine avant de déposer un doux baiser près de sa cicatrice.

Je soupire de bonheur. Cet instant ne pourrait être plus parfait.

Il est très tôt, peut-être six heures du matin et le ciel se colore doucement de mille et une couleurs. Je me sens mieux, en cette seconde précise, que je ne l'ai été depuis longtemps.

Mon amant se retourne pour m'enlacer, mêler ses jambes aux miennes et caresser mon dos.

– Je voudrais que chaque matin ressemble à ce matin, ma beauté, dit-il en m'embrassant sur le front, le visage collé contre le mien.

Je respire sa peau encore salée. Son parfum m'enivre instantanément.

– Moi aussi, je voudrais que chaque matin ressemble à celui-ci, dis-je doucement en feignant d'ignorer la boule qui se contracte au fond de moi.

Mais tout cela ne sera bientôt qu'un lointain souvenir, se désole ma petite voix.

C'est vrai. Ce moment est peut-être l'un des derniers que nous vivons ensemble, ici. Les paroles de Violaine, hier, me reviennent en mémoire : je pourrais rester, trouver un petit boulot ici, sur l'île. Mais je dois avoir ma propre vie, mes propres rêves. Tenir une maison d'hôte avec ma tante, avec peut-être l'espoir un jour de lui succéder, oui, c'était une idée. Mais maintenant ? Non... je ne peux pas faire ça.

Je me sens tout à coup perdue. Seule.

Je ne pourrai jamais vivre sans lui, c'est une certitude. Pourtant, je ne vois aucune solution...

– Solveig, que se passe-t-il mon ange ? Tu trembles, s'inquiète tout à coup William, en se redressant sur un coude pour mieux me voir.

– Je... je pense à cet instant parfait, dis-je en tentant d'avoir l'air sereine.

– Non, je vois bien que quelque chose t’angoisse. Dis-moi, insiste-t-il avec une tendresse qui me fait monter les larmes aux yeux, derrière mes paupières closes.

Je ne peux pas répondre à ça. C’est trop difficile.

Alors, tout à coup, William semble prendre une inspiration.

Une longue inspiration. De celle que l’on prend pour se donner du courage, pour se lancer avant de dire quelque chose d’important.

Je lève les yeux vers lui. Et pourtant, non, il me sourit, ajuste une mèche de mes cheveux roux derrière mon oreille, et caresse ma joue.

– Ma chérie, murmure-t-il.

Je souris faiblement, encore bouleversée par mes sombres pensées. Mais, en me regardant au

fond des yeux, de ce regard brun-vert qui me fait chavirer, il ajoute.

– J’ai pris une décision.

– Une décision ?

Mais il n’en dit pas plus et amorce le geste de se lever.

– Je ne t’ai pas encore donné ton cadeau d’anniversaire, annonce-t-il avec un sourire malicieux.

– Mais..., fais-je sans comprendre en pensant au collier somptueux qui orne ma gorge, ainsi qu’à la fête incroyable organisée ici en mon honneur. J’ai déjà été plus gâtée que je ne l’ai jamais été dans ma vie.

– Donne-moi une minute, dit-il en dévalant les quelques marches qui conduisent à l’intérieur du bateau, avant d’en ressortir, quelques secondes plus tard, avec une petite enveloppe, toujours nu, splendide, presque irréel de beauté.

Je suis maintenant captivée par tous ces mystères. Je le sens à la fois nerveux et heureux. Un mélange d'émotions que je n'ai encore jamais vu chez lui. Une facette inédite de l'homme que j'aime. Inédite et tellement séduisante...

Quelques secondes plus tard, il se tient de nouveau à mes côtés. Nous sommes nus et je m'aperçois que rien ne me semble plus naturel. Comme si nous n'avions, l'un et l'autre, rien à cacher.

– Ce n'est pas exactement un cadeau d'anniversaire, commence-t-il alors d'un air gêné, presque timide, auquel je ne suis pas habituée. Puis il enchaîne : j'ai réfléchi, Solveig. Je ne veux pas, je ne peux pas vivre sans toi.

Il semble chercher ses mots. Ne trouve pas comment poursuivre.

Je ne dis rien non plus, le cœur battant la chamade à ses mots « je ne peux pas vivre sans toi », incapable de deviner où il veut en venir.

Alors il me tend simplement cette enveloppe. Une grande enveloppe rigide.

Maladroitement, les doigts tremblants, j'en extrais une photo sublime : une petite île en forme de cœur, prise vue du ciel, que je ne reconnais pas. Il y en a tant ici, aux Bahamas. Mais je peux reconnaître la patte de l'artiste qui l'a prise : Miller White, le photographe que j'admire le plus au monde. Ce tirage, magnifiquement encadré de bois noir, vaut une fortune, je le sais. C'est une véritable folie. Mais surtout, c'est la forme de l'île, ce cœur de verdure auréolé de bleu, que je ne peux interpréter autrement que comme un message d'amour, qu'il soit conscient ou non.

– Oh William, dis-je, émue, en me jetant à son cou.

Je suis à deux doigts de m'emporter et lui dire que je l'aime. Les mots manquent de s'échapper de ma gorge malgré moi. Mais dans un effort surhumain, je parviens à me contenir. Une telle déclaration... non, je ne peux pas faire ça.

– Mais ce n'est qu'un indice, me dit-il en riant. Il va me falloir encore quelques jours pour mettre sur pied la véritable surprise. Et puis ça dépend de..., laisse-t-il en suspens avant de reprendre, malicieux : je voulais seulement te donner matière à t'interroger. Tu as une idée de ce dont il s'agit ?

Les yeux ronds, je fais signe que non. Ce qui le fait éclater de rire, chose rarissime et si touchante. Mais en une fraction de seconde, son visage retrouve toute sa gravité habituelle.

– J'ai autre chose à te dire, annonce-t-il tout à coup, en prenant mes deux mains entre les siennes. Puis après un silence, il annonce avec fer-

veur : je veux que tu viennes vivre sur l'île, avec moi.

Le sang, dans mes veines, se fige de stupeur.

Ai-je bien entendu ?

Devant mon silence ébahi, il insiste avec inquiétude :

– Qu'en penses-tu, Solveig ? Veux-tu venir vivre avec moi ?

J'ai l'impression que ma tête est soudain sur le point d'exploser tant les émotions, en moi, se bousculent. Vivre ensemble ? L'homme que j'aime me propose de vivre avec lui. Il me faut du temps pour absorber l'information. C'est si... incroyable et inattendu. J'ai imaginé cent fois que nous pourrions habiter ensemble un jour, mais tout cela me semblait appartenir à un futur très lointain... une sorte de rêve, presque inaccessible.

Oh mon Dieu, je n'arrive pas à réfléchir.

– Mon ange. Je sais maintenant que ta présence est la plus belle chose qui me soit arrivée, reprend William. J'aime dormir auprès de toi, j'aime te regarder vivre, te parler et aussi ne rien dire. J'aime plus que tout au monde te faire l'amour. Chaque jour, je voudrais me réveiller avec toi, me dit-il avec une ferveur bouleversante qui me retourne le cœur. Je voudrais te parler, tout te dire. Apprendre à te raconter ces choses qui n'ont d'importance que parce que je les partagerai avec toi.

– William... moi aussi, je voudrais tout cela. Mais...

– Mais ? répète-t-il avec inquiétude.

– Que ferais-je ici ? Il n'y a pas de travail sur l'île.

– Je te trouverai du travail, insiste-t-il avec ardeur. Je peux te créer le travail de tes rêves sur mesure. Tout de suite, s'il le faut. Tu n'as qu'un mot à dire, Solveig.

– Je ne peux pas dépendre de toi, dis-je doucement.

Alors il se produit quelque chose qui transforme instantanément tout ce qui existe à mes yeux en quelque chose de plus beau.

– Mais Solveig, je t’aime ! Je t’aime comme un fou ! s’exclame-t-il soudain.

En une fraction de seconde, l’univers tout entier semble implorer dans ma tête.

Il m’aime..., répète en boucle une petite voix incrédule.

Il m’aime.

Il m’aime.

Il m’aime.

Dans une sorte d'état second, incapable d'articuler la moindre parole, je me jette à son cou, le visage baigné de larmes incontrôlables.

– Mon amour. Je t'aime tant, dis-je, la voix feutrée par une émotion qui me submerge.

Et nous restons ainsi un long moment, enlacés l'un à l'autre, éperdus d'amour, fascinés, peut-être un peu effrayés, aussi, par ce que nous venons de nous dire.

Plus rien ne sera jamais pareil désormais.

Mais es-tu prête à vivre avec lui ? Avoue que tu as peur aussi ! Est-ce que cela ne va-t-il pas trop vite ? demande ma petite voix, insupportable de vérité et de sagesse.

Non ! Je ne veux pas réfléchir à ça. Pas maintenant. Pour l'instant, seul notre bonheur m'importe. Je ne veux qu'être heureuse et me

répéter, lui répéter à l'infini ces quelques mots :
« je t'aime ».

Ignorant ma petite voix, je me soude à William, l'entourant fermement de mes deux bras. En riant, passionnément, je dévore son cou, sa nuque, ses lèvres et nous basculons ensemble sur le pont, roulant l'un sur l'autre dans une sorte de folie à la fois enfantine et ardente.

Le souffle court, je m'arrête pour le contempler. Au-dessus de moi, William sourit. Ses boucles brunes encadrent son visage, plus beau encore qu'il ne l'a jamais été. Comme si un voile s'était enfin levé sur lui. Mais il ne fait pas semblant d'oublier notre discussion, lui.

– Tu ne m'as toujours pas répondu, Solveig, demande-t-il. Veux-tu venir vivre avec moi ? ajoute-t-il, en souriant, mais d'une voix autoritaire qui m'indique que je vais rapidement devoir dire quelque chose.

Mais je ne parviens pas à donner ma réponse. En cet instant précis, je suis ivre de bonheur et de peur. Je me contente de me nicher dans ses bras et l'embrasser tendrement.

Alors, devant mon silence, il ajoute :

– Viens ma sirène, allons nager. Je ne veux pas te brusquer. Prends ton temps pour y réfléchir, nous en reparlerons.

Je reconnais bien là sa manière de se contrôler en toute circonstance. Puis, sans me laisser le temps d'ajouter un mot, l'amour de ma vie me soulève du sol et nous sautons ensemble par-dessus bord.

La délicieuse sensation de l'eau fraîche sur ma peau déclenche en moi une onde de bien-être salvatrice. Lorsque je sors la tête de l'eau, William semble vraiment heureux, lui aussi. Ses yeux pétillent littéralement et son sourire possède une douceur nouvelle.

Pendant les minutes qui suivent, nous jouons dans l'eau, comme deux grands enfants assoiffés de joie et de légèreté. Et de tout autre chose, aussi... réservée cette fois aux adultes que nous sommes.

Nous nageons autour du bateau, libres. Seuls au milieu de l'eau, le *Richard Parker* est devenu notre île. Nous sommes des Robinson, nus comme au premier jour. Le paradis, sans aucun doute, doit ressembler à ce moment.

Ironie du sort, c'est à cet instant-là précisément que sonne la fin des réjouissances.

Alors que nous parvenons de l'autre côté de la coque du bateau, l'horreur nous frappe de plein fouet.

La coque du *Richard Parker* a été vandalisée. Et de la pire façon. En lettres de sang, sur la coque, il est écrit : « je suis là pour anéantir ton bonheur ».

Immédiatement, William se précipite sur moi. Mais de toute part, c'est le silence. À l'évidence, nous sommes seuls.

Et je sais que nous avons tous deux les mêmes questions en tête :

Maria Lima peut-elle encore nous nuire ?

Et si ce n'est pas elle, qui est-ce ?

Ce message s'adresse-t-il à William ou à moi ?

Avons-nous risqué notre vie, cette nuit, pendant notre sommeil ?

Autant de questions que nous allons devoir résoudre. Et vite !

Mais nous nous aimons. Je le sais désormais. Seul cela compte vraiment, au fond. Et puis, je crois que je commence à m'habituer à ce tourbillon perpétuel. C'est mon quotidien depuis que

William Burton, le milliardaire le plus imprévisible de la planète, est entré dans ma vie.

**À suivre,
ne manquez pas le prochain
épisode.**

Egalement disponible :

Mr Fire et moi - l'intégrale

Après six mois à travailler comme réceptionniste dans un luxueux hôtel new-yorkais, l'heure de rentrer à Paris a sonné pour la jolie Julia Belmont. Mais sa rencontre avec Daniel Wietermann, alias Mister Fire, va tout remettre en question. Ce flamboyant multimilliardaire héritier d'une grande marque de joaillerie éveille immédiatement en elle un désir foudroyant. Et la jeune femme va assouvir ses fantasmes les plus fous dans une tornade de sensualité brûlante. Mais fréquenter un milliardaire comporte bien des revers... et l'euphorie est peut-être de courte durée... Quels démons hantent l'insaisissable Daniel Wietermann ? Quels secrets se cachent derrière les murs de son lugubre château familial ? Et surtout, qui en veut au jeune couple au point de faire couler le sang ? Tirillés entre secrets de famille, révélations troublantes et jalousie insidieuse, les deux amants passionnés vont devoir lutter pour

faire triompher leur amour. *** Cette intégrale collector vous dévoile des scènes inédites et étonnantes qui apportent un éclairage nouveau sur les principaux personnages de la saga. Un livre d'une sensualité à couper le souffle, qui vous fera oublier Cinquante Nuances de Grey !

L'INTÉGRALE



Lucy K. Jones

Mr Fire et moi

Éditions  Addictives

Thank you for evaluating ePub to PDF Converter.

That is a trial version. Get full version in http://www.epub-to-pdf.com/?pdf_out